



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE

- G. DEHERME *L'Incompétence des savants.*
ANTOINE BAUMANN *La Liberté spirituelle : L'illusion des dominateurs.*
JULES RAVATÉ *La Semaine anglaise à Roanne.*
PAR TOUS *Revue des opinions, des faits et des idées.*
XXX. *Lettre d'Allemagne.*
REMY ANSELIN *La Quinzaine politique.*
JEAN THOGORMA. *La Vie à Landerneau-des-Lettres : De l'originalité
d'après M. Pédopidas Puze.*

Les Livres qui font penser : ANTOINE BAUMANN, G. DEHERME, ÉLOI PÉPIN.

Le Numéro : 0 fr. 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

6, Boulevard de la Madeleine, 6

PARIS

La Coopération des Idées

Directeur : G. DEHERME

Prix du Numéro : 0 fr. 50

ABONNEMENT ANNUEL : { 6 francs pour la France,
10 francs pour l'Étranger.

Collections de la précédente série
(années 1908, 1909, 1910 et 1911) : 5 francs par année.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS :- 6, Boulevard de la Madeleine, 6 :- PARIS

On reçoit :

Pour tout ce qui concerne L'ADMINISTRATION, *tous les jours*, sauf les dimanches et jours fériés, de 8 heures du matin à midi et de 2 à 6 heures du soir ;

Pour LA RÉDACTION, tous les *mercredis*, de 4 à 6 heures du soir ;

Enfin, en réunions amicales, sans invitation spéciale, *tous les dimanches*, de 3 à 6 heures. Les lecteurs, collaborateurs et amis de la *Coopération des Idées* seront toujours les bienvenus.

Aucun article publié n'est payé.

Les manuscrits non publiés sont à la disposition de leurs auteurs.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

La Coopération des Idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE (17^e année)

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

ABONNEMENT ANNUEL : { 6 francs pour la France,
10 francs pour l'Étranger.

Le N^o : 0 fr. 50. — Spécimen gratuit sur demande.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 6, Boulevard de la Madeleine, Paris

L'œuvre d'éducation sociale est d'une nécessité urgente. Jamais les esprits n'ont été aussi confus, affolés d'indécision, aigris d'un sectarisme sans foi. Malgré tant de présomptions et d'outrecuidances, jamais les Français ne furent plus ignorants de la vie sociale.

C'est donc à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments que s'efforce la *Coopération des Idées*. Dans toutes les graves conjonctures d'une existence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines de leurs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et

un foyer qui réchauffe l'âme. Elle n'est donc ni sectaire ni pédante. Elle est vivante. Elle est résolument contre toutes les anarchies : celles du dedans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comme celles d'en haut. Elle ne compose pas avec les mensonges du monde et les vilénies du régime.

Sans doute, la difficulté est grande de se faire entendre dans la Babel électorale et démagogique qu'est devenue la France : *la Coopération des Idées* tâche à la surmonter par la précision, la clarté et la méthode. Et aussi l'autorité. Aucun article publié dans cette revue n'est payé. Il faut que ses lecteurs le sachent bien : *la Coopération des Idées* ne fait point commerce de divertissements plus ou moins élégants, elle ne tient pas boutique d'idées, d'émotions ou de mots. Elle veut enseigner, diriger, exercer une influence sur les cœurs et les esprits, et toute vénalité trouble, asservit et avilit la pensée. Pour prétendre à conseiller, consacrer et régler les puissances temporelles, il faut d'abord n'en pas solliciter des bénéfices.

La Coopération des Idées tient bien moins à la foule des abonnés, à être lue de beaucoup qu'à être comprise d'une élite agissante. Elle n'est pas prostituée à une populace qui veut qu'on la flatte ou l'amuse pour son argent, elle est au service de la société française menacée de périr.

Des articles de fond étudient les questions les plus pressantes du moment et de toujours. De l'actualité sociale, on tire des leçons qui montrent l'aptitude du positivisme à résoudre nos plus troublants problèmes. Mais *la Coopération des Idées* ne s'absorbera jamais dans la

vaine recherche de la vérité absolue, elle se bornera à mettre en lumière les vérités réconfortantes et fécondes, celles qui conviennent en un temps troublé à un peuple désarmé, à une société en pleine décomposition. Elle vise non au sublime quintessencié mais au simple bon sens, non à la parfaite justice mais à l'ordre possible, non à étonner mais à servir, non aux applaudissements provisoires que provoque l'éloquence des phrases mais à la sympathie durable qu'éveille l'âme qui se donne.

La collection de la Coopération des Idées constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui a sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Les 24 numéros annuels forment un total de 1.920 pages de texte en quatre volumes in-8° carré. Le prix de l'abonnement est aussi réduit qu'il est possible : 6 francs par an pour la France et les colonies, 10 francs pour l'Étranger.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise.

Nous serons reconnaissants à qui nous fera parvenir des listes d'adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à un effort de re-constitution sociale.

Collection des meilleurs auteurs classiques

AUGUSTE COMTE

PHILOSOPHIE POSITIVE

Résumé par ÉMILE RIGOLAGE

4 volumes à 0 fr. 95 ; reliés toile pleine, 1 fr. 75

I. Mathématiques-Astronomie ; — II. Physique-Chimie-Biologie ;
III. Sociologie : temps anciens ; — IV. Sociologie : temps modernes.

Ernest Flammarion, Éditeur, 26, rue Racine

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

Directeur : A. GALLOIS

RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux
D'après le Journal Officiel de la République française

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour

SIXIÈME SÉRIE — N° 9

17^e Année — 1^{er} Mai 1912



L'Incompétence des savants

Dans l'extrême anarchie où nous nous agitions, rien n'est à sa place, tout est confondu. Et d'abord les mots et les idées.

Ainsi, pour le public, le savant est celui qui sait tout, la science est l'explication de tout et du reste. Cette naïveté ne va pas sans quelques mécomptes. Il arrive que la science se montre impuissante et que certaine débilité morale et intellectuelle apparaisse chez les savants. Que ces défaillances soient présentées et prises pour un enseignement, et justifiées au nom de la science, — voilà le danger. Mais que les simples soient déçus et scandalisés, c'est déjà un mal. On l'éviterait si l'on ne se faisait pas une fausse idée de la science, si les savants étaient tenus pour ce qu'ils sont vraiment et non pour ce qu'ils se donnent parfois, pour ce qu'ils croient être même, pour ce que les politiciens ont voulu qu'ils fussent. Et leurs divagations personnelles — dont ils ne se pourront garder tant qu'ils ne disciplineront pas leur pensée et leur cœur en les subordonnant à la synthèse, à la synergie et à la sympathie — seraient socialement

moins pernicieuses s'ils n'usurpaient pas un prestige d'autorité spirituelle qui ne leur revient pas.

Ce sont, même les plus illustres, des calculateurs habiles, des expérimentateurs ingénieux et patients, de bons manœuvres de laboratoire, — non des philosophes. Il est vrai qu'aujourd'hui nous prenons pour philosophes des professeurs, des orateurs, des littérateurs, des virtuoses de l'érudition et de la dialectique, et tout de même les savants valent mieux que ces sophistes.

D'ailleurs, la science n'est plus que l'accumulation de matériaux hétéroclites. Elle est sans direction. Ce n'est plus la constance dans la variété, c'est-à-dire la loi, qui est recherchée; mais — pas même l'insaisissable cause — la variété dans la constance suffisamment établie, c'est-à-dire l'exception qui étonne la badauderie et assure une célébrité viagère, quand ce n'est pas le résultat quelconque, utile ou nuisible, plutôt nuisible, qui permet de lancer une affaire. Voilà vraiment où aboutit « la spécialisation dispersive et empirique, dénoncée par A. Comte, qui repousse toujours le point de vue social ».

Parce qu'ils ont empiriquement « institué leurs études sans base et sans destination systématique », les spécialistes n'ont plus aucun titre à exercer un pouvoir spirituel quelconque. Au reste, ils sont d'une incompétence invraisemblable, tant morale qu'intellectuelle, en dehors de leur partie. Peut-être même, là aussi, sont-ils surfaits, comme le soutenait, dans les derniers numéros de *la Revue positiviste*, M. le docteur Constant Hillemand, et non sans de fortes raisons : « Ce qui fait illusion sur la valeur spéciale de nos mandarins, écrit notre confrère, c'est qu'on leur impute à mérite d'être presque

seuls à alimenter la production scientifique de notre pays, sans prendre garde que, grâce à l'établissement (en fait sinon en principe) du scandaleux monopole universitaire, ils sont seuls à jouir des traitements, des laboratoires, des instruments, etc., dont la possession est devenue, de plus en plus, dans le présent état de choses, une condition *sine qua non* du travail productif, et qui sont concédés, par le pouvoir temporel, à ses fonctionnaires. Lorsqu'on tient compte de ces particularités trop méconnues, on est pleinement autorisé à prétendre que le rendement des savants officiels, dans leurs spécialités respectives, ne correspond point aux facilités de travail qui leur sont procurées, et il est hors de rapport avec les sacrifices dont ils bénéficient et qui sont supportés par l'ensemble des contribuables. »

∴

A la foi qui animait la France, les politiciens jacobins ont voulu substituer leurs lois, — celles de leurs caprices, de leurs haines, de leurs appétits et de leur sottise. Mais ils ont dû reconnaître que l'un des principes fondamentaux de la politique positive, « pas de société sans gouvernement », ne pouvait être forcé comme la caisse des congrégations.

Le gouvernement temporel, ils trouvaient encore aisément à y pourvoir. Le moteur était maniable par le plus stupide des francs-maçons : c'était la corruption. A la rigueur, ce pouvait être la terreur.

Mais le spirituel ? Il fallait une apparence d'idée qui ne fût pas une lumière trop gênante et un clergé, bien

en mains, qui ne fût pas trop clairvoyant, ni désintéressé ni trop exigeant. Puisqu'il fallait des fonctionnaires, des impuissants et des incompetents, on ne pouvait mieux choisir que nos savants. Par l'Université, l'enseignement d'État, ils étaient déjà liés au parti qui dispose du budget théorique. Leur énorme vanité ne demandait qu'à parader. On leur prodigua les places, les décorations, les prix, les honneurs. M. Bouasse, professeur de physique à la Faculté des sciences de Toulouse, nous a redit, soixante ans après Comte, à quelles vilaines intrigues de coteries, à quelles « puérités académiques », à quelles bassesses se livrent nos savants pour ne rien perdre de ces honoraires, de ces honneurs, — sinon de l'honneur. « Toute culture théorique, a dit A. Comte, dispose à l'immoralité en développant non seulement la sécheresse mais aussi l'orgueil. »

Quoi qu'il en soit, depuis, à l'école, au Parlement, dans les journaux, dans les salons, dans la rue, au cabaret, il n'y en eut plus que pour la Science.

..

Religion peut-être, mais religion de négritos. Les savants devenaient des thaumaturges, et leurs moindres découvertes étaient présentées comme des miracles. Le gongorisme des reporters ne tarit plus, l'enthousiasme à dix centimes la ligne ne se contint plus : le téléphone, la télégraphie sans fil, le radium, l'aéroplane annonçaient une humanité nouvelle.

Hélas! nous vîmes reparaître seulement, au grand jour, bravant la police, une très ancienne humanité,

celle-là même que des siècles d'éducation morale et religieuse avaient refoulée dans quelques bouges des bas-fonds. Rien n'est plus significatif que ces sinistres bandits qui sont « évolutionnistes », qui sont les dévots fanatiques de la nouvelle Idole, qui ne se surnomment plus « la Terreur » ou « le Costaud », mais « la Science », et qui usent d'armes automatiques perfectionnées, d'outils scientifiques et d'automobiles.

Veut-on savoir de quoi ces malfaiteurs se nourrissent l'esprit et comment ils s'endurcissent le cœur? J'ai là, sous les yeux, la liste des livres dont leur journal doctrinal — car ils ont un journal et s'imaginent suivre une doctrine — recommande la lecture. Voici leurs auteurs, en relevant seulement les noms les plus connus : Ch. Letourneau, L. et A. de Mortillet, de Lanessan, André Lefèvre, Laisant, Flammarion, Haeckel, Élisée Reclus, Huxley, Darwin, Büchner, Lamarck, Herbert Spencer, P. Topinard, Bastian, Le Dantec, Bonnier, Yves Delage, Dastre, G. Le Bon, Stanislas Meunier, Ostwald, etc. Sont particulièrement recommandés, comme on voit, les ouvrages matérialistes de la librairie Schleicher, la collection des « initiations » scientifiques de la maison Hachette, quelques œuvres plus spécialement scientifiques de la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » d'Alcan, enfin la « Bibliothèque de philosophie scientifique » de Flammarion. Je ne sais rien de plus émouvant que ce simple catalogue de « ce qu'on peut lire » quand on a déclaré une guerre sans merci à la société.

Au reste, il est de dignes savants qui font consciencieusement leur métier et restent à leur place. Il y a cent ans, c'était la grande majorité. Ils sont nombreux encore. L'arrivisme et l'outrecuidance scientifiques sont tout récents et restent assez circonscrits.

Quand ils se refusent honnêtement à tenir un rôle qui n'est pas le leur, quand ils ne traitent pas inconsidérément du supérieur par l'inférieur, par exemple de la religion par la mécanique (1), la science ni les savants, ce que présentement nous nommons ainsi, ne sauraient être rendus responsables de l'abrutissement général. Les savants ne contribuent à l'inquiétante régression d'humanité actuelle que dans la mesure où ils prétendent à une fonction spirituelle qu'ils sont incapables de remplir convenablement.

Les découvertes matérielles, les perfectionnements techniques ne sont pas négligeables, encore qu'ils n'aient pas l'importance capitale que la jobarderie française leur attribue, qu'ils ne constituent pas toute la civilisation et qu'ils coexistent parfois avec une redoutable barbarie. Ces perfectionnements peuvent même servir à l'amélioration sociale ; mais sans conférer aux savants à qui nous les devons, théoriciens ou praticiens, la moindre compétence en politique, en philosophie, en morale, et

(1) Pour ceux qui me taxeraient d'exagération, je rappelle qu'un économiste qui vient de mourir, M. de Molinari, traita un jour la religion comme un fait économique, en lui appliquant les douze lois « d'une fausse science. Ainsi, pour M. de Molinari, une religion succédait à une autre quand elle offrait ses services spirituels à meilleur marché.

donc le moindre titre au sacerdoce positif. Au contraire. On n'obtient de tels résultats matériels qu'en ne se souciant aucunement des conséquences morales. Il faut se spécialiser, et le point de vue moral est toujours celui de l'ensemble. On travaillerait dans les laboratoires avec moins d'ardeur, avec plus d'hésitation, si l'on y avait quelque souci de l'ordre.

« L'admirable perfection partielle que manifeste, à tant d'égards, le système de nos connaissances positives, dit Auguste Comte, doit fréquemment produire une profonde illusion sur la valeur réelle de la plupart de ses coopérateurs successifs, dont chacun n'a presque jamais contribué que pour une part minime et facile à cette formation collective et graduelle qui caractérise une telle élaboration plus qu'aucune autre construction humaine. D'ailleurs, le public ignore souvent que, d'après une spéculation empirique conduisant à une excessive restriction intellectuelle, chaque savant, dont il honore justement le mérite particulier, ne pourrait offrir, sous tout autre aspect mental, même scientifique, qu'une inqualifiable médiocrité. »

Or nous voyons des mathématiciens prononcer en politique, des physiciens critiquer la morale traditionnelle, et parfois en actes, des chimistes philosopher et des biologistes trancher en sociologie.

Quelques-uns se font journalistes pour enseigner le peuple. L'un d'eux, dont on a pu dire justement « qu'il pense aussi mal qu'il écrit », — et il n'en faut pas plus

pour être appelé à collaborer aux grands journaux, — M. Charles Nordmann, bavardait dernièrement ainsi, en tête, pour ainsi parler, du *Matin* : « Auguste Comte a écrit — je n'ose dire : entre autres — cette sottise, qu'il est vain de chercher à connaître la composition chimique des étoiles, parce que cela ne pourrait être d'aucune utilité pour la sociologie. » Malheureusement pour cet astronome ahuri, il y avait un puits sous ses pas. Il rapporte mal l'expression d'une pensée qu'il n'a pas comprise et qu'il ne comprendra jamais. Et la preuve qu'il ne l'a pas comprise, c'est qu'à la fin de son article il confirme, sans s'en douter, certes, la « sottise » de Comte : « Mais avec tout cela, écrit-il, connaissons-nous mieux le fond des choses ?... » Alors ?... S'il avait eu assez de puissance cérébrale pour soutenir son idée jusqu'à la fin de la colonne qu'il était payé pour remplir, M. Nordmann n'aurait démontré que ceci : les savants sont désormais aussi dissociés que les littérateurs et les artistes. L'art pour l'art, la science pour la science, byzantinisme et pédantocratie, ce sont les divers aspects de notre décomposition sociale. Auguste Comte l'a fortement marqué : « L'étude scientifique est moralement dangereuse, quand on n'y voit pas un simple moyen et qu'on veut l'ériger en but. »

Parmi les savants, nous voyons encore des politiciens qui s'évertuent pour ou contre la réforme électorale, des hommes d'affaires, des démagogues de réunions publiques, des anarchistes dilettantes, des matérialistes et des spirites. C'est une manifestation sournoise du culte morbide de l'incompétence qui caractérise notre démocratie parlementaire et dont le suffrage universel est le rite

principal, c'est-à-dire le plus absurde et le plus nocif.

∴

Ainsi les savants ont été les premières dupes de cette confusion des fonctions. Pénétrés de leur mission spirituelle, ils ont cru devoir élaborer une politique, une philosophie, une morale, une religion. Berthelot fut le type le plus représentatif de ces imprudents touche-à-tout. Il fut un inquiétant ministre des Affaires étrangères et il produisit une morale en quarante pages à l'usage de la Franc-maçonnerie.

Ces savants manquaient de doctrine et ils ne possédaient pas la véritable science et la vigueur morale qu'exige une telle construction, — même défectueuse. Sans base et sans direction, ils prirent pour des principes les prétextes de leurs intérêts et de leurs passions, ou de vagues rêveries. Ces athées sont d'une crédulité invraisemblable. Ils ne sont jamais contenus, défendus et guidés que par le contrôle matériel immédiat, et en politique, en philosophie, en sociologie, ce contrôle n'est pas possible. Les plus grossières impostures des médiums spirites et des charlatans leur en imposent donc facilement. Il suffit que la folie s'exprime en signes algébriques pour qu'ils l'acclament comme la sagesse.

Traitant vicieusement du supérieur par l'inférieur, de l'ensemble par le détail, de la généralité par la spécialité, du constant par le changeant, du durable par le provisoire, quand les savants se sont détournés des croyances traditionnelles, ils n'ont pu s'élever plus haut que le puéril, grossier et absurde matérialisme. Encore ne

peuvent-ils pas toujours s'y tenir. Beaucoup d'entre eux, aujourd'hui, en l'avouant ou non, partagent les plus basses et les plus ineptes superstitions du spiritisme.

Malgré leur insuffisance, néanmoins, pour le compte de l'État jacobin et à sa suggestion, ils ont constitué une sorte de clergé baroque qui a exagéré tous les défauts d'une caste sacerdotale sans en pratiquer aucune des vertus et sans en assumer aucun des devoirs.

Lors d'un récent scandale de mœurs, dans le monde de la science officielle, il y eut des menées et une solidarité bien curieuses à observer. Notons seulement que, comme de vulgaires petits bourgeois vicieux et hypocrites qui veulent échapper aux responsabilités de leurs frasques, ces prêtres de la science invoquèrent le mur de « la vie privée ». Il ne faut les voir, paraît-il, comme les cabotins, qu'avec leur fard, leurs masques et dans les attitudes qu'ils prennent sur la scène quand le rideau se lève. Rien que par là s'avère leur inaptitude — tout au moins morale — à exercer un pouvoir spirituel quelconque, en tant que savants, au nom de la science, — et d'abord à en comprendre les conditions, dont la première est de « vivre au grand jour ». Il n'y a pas de « vie privée », surtout pour ceux qui prétendent à diriger. L'exemple sera toujours le meilleur enseignement.

Mais au lieu d'être des éducateurs, les savants sont des agents inconscients de démoralisation et de désocialisation. Et d'abord parce qu'eux-mêmes sont démoralisés et désocialisés. Plus qu'aux autres, cette bienfaisante autorité régulatrice, conseillère, directrice, qu'ils ont l'injustifiable prétention de détenir, leur fait défaut.

Ne serait-ce que pour l'intelligente pratique de leur métier.

Qu'un biologiste raconte qu'il a vu des fantômes et que ses meubles dansent le cancan, qu'un physicien préconise théoriquement et pratiquement l'amour libre, qu'un mathématicien se passionne pour la cuisine électrolaire et s'applique à inventer de nouvelles recettes, qu'un astronome ait l'impertinence de juger l'admirable synthèse positive, — de telles aberrations ne devraient pas avoir d'autres conséquences que celles, déjà assez fâcheuses, d'exemples individuels d'ineptie, de dérèglement et d'ignorance. S'il y avait un pouvoir spirituel compétent et puissant, l'opinion publique presserait simplement ces savants de rentrer dans l'ordre en exerçant honnêtement leur profession. Et c'est ainsi qu'ils seraient amenés à rectifier leurs hallucinations, à dominer leurs instincts et à se mieux renseigner sur les conditions politiques et morales de l'organisation particulière et générale. En perdant de leur outrecuidance, ils réapprendraient le bon sens. Pense-t-on que cela puisse nuire à la science ? Peut-être ferait-on moins de merveilleuses et sensationnelles découvertes comme celle des rayons N, consacrée solennellement par l'Académie des sciences ; mais peut-être aussi trouverait-on alors les moyens de mettre plus en lumière et de tirer un meilleur parti thérapeutique des découvertes utiles comme celle de M. René Quinton, — quoiqu'il ne soit pas mandarin à bouton de cristal.

Il faut une autorité spirituelle, — et plus encore qu'une autorité temporelle. Mais celle des savants est incompétente et inefficace. « Les savants actuels, a dit Comte, sont profondément indignes d'aucune haute mission sociale par leur double défaut caractéristique de pensées générales et de sentiments élevés. » Et c'est pourquoi il convient d'ajouter avec notre Maître: « Le pouvoir spirituel futur, première base d'une véritable réorganisation, résidera dans une classe entièrement nouvelle, sans analogie à aucune de celles qui existent, et originairement composée de membres indifféremment issus, suivant leur propre vocation individuelle, de tous les ordres quelconques de la société actuelle, le contingent scientifique n'y devant même nullement prédominer, d'après l'aperçu le plus probable. »

Il faut une doctrine au nom de quoi on puisse juger les pensées, les actes et les sentiments, parce qu'il n'y a pas, proprement, de « vie privée ». Or la science n'est pas une doctrine. Elle n'en peut être que le préambule, et à condition qu'elle ordonne ses matériaux, qu'elle se préoccupe plus de les ordonner que de les accumuler. Le physique est au-dessous du moral qu'une vraie synthèse doit comprendre. On ne décide pas du supérieur par l'inférieur, de la sociologie par la biologie, de la biologie par la chimie, et ainsi de suite. La géniale classification des sciences de Comte a établi définitivement la hiérarchie nécessaire de nos connaissances. Et c'est du sommet, après avoir gravi tous les degrés, qu'il faut enseigner, conseiller, consacrer et régler.

La doctrine qu'attend notre civilisation désemparée, désarmée sera une synthèse complète, c'est-à-dire subjective. Pour tout dire d'un mot, une religion. Garantissant l'indépendance en assurant le concours, elle réalisera la synergie en exaltant la sympathie. Elle unifiera l'individu avec lui-même et avec le monde, dans le temps et dans l'espace, pour la famille, pour la patrie, pour l'Humanité.

G. DEHERME.



EN considérant l'ensemble du problème humain, surborder l'égoïsme à l'altruisme, on voit sa solution dépendre surtout du bon emploi de l'intelligence. L'activité, toujours indifférente entre le bien et le mal, aspire seulement à s'exercer, et peut ainsi servir, de préférence, la sociabilité, qui lui procure plus d'essor que la personnalité. Moins énergique, l'intelligence se borne volontiers à l'exercice commandé par les besoins individuels, et répugne aux efforts supérieurs qu'exige la destination sociale. Toutefois, celle-ci peut seule fournir à l'esprit les satisfactions qu'il désire, en le vouant à l'ordre vers lequel il tend. Voilà pourquoi l'amour du beau doit autant présider à la recherche du vrai qu'à l'accomplissement du bon. Quoique l'idéal repose toujours sur le réel, il n'en exige point la connaissance analytique, mais seulement l'appréciation synthétique.

AUGUSTE COMTE.

LA LIBERTÉ SPIRITUELLE

L'ILLUSION DES DOMINATEURS

Les dominateurs spirituels sont une foule tumultueuse et bigarrée. Tous, pourtant, offrent un trait commun : ils vivent par l'esprit dans l'absolu et pensent connaître à ce point le mécanisme des choses humaines que, si on les laissait faire, ils pourraient, en quelques tours de roues, les amener à l'état de perfection. Sans doute, dès qu'ils touchent aux œuvres pratiques, les réalités, qui n'ont cure de vaines rêveries, heurtent assez violemment ces somnambules, pour les réveiller l'espace d'un instant, ce qui les conduit à contourner l'obstacle. Mais, une fois dépassé le rocher qui s'obstine à rester debout, ils retombent en état d'hypnose, et l'hypnotiseur — je veux dire les chimères directrices — les ensorcelle à nouveau du fantaisiste mirage de ses suggestions.

En France, les dominateurs qui s'installèrent au pouvoir il y a trente ans divergent énormément quant à leurs affirmations philosophiques et religieuses. Parmi eux, on rencontre des protestants, des juifs, des matérialistes, des suiveurs de Rousseau, des disciples de Kant, des socialistes qui ne pensent qu'à une meilleure

distribution des richesses, et encore des anarchistes. Sur un seul point, ils sont bien d'accord : l'extermination de la foi catholique. Les bonnes âmes s'en étonnent, et il leur faut un grand effort de raisonnement pour comprendre les motifs de cette haine contre une doctrine qui ne dispose d'aucune contrainte pour s'imposer. Cette haine, pourtant, voilà le seul *credo* commun à des fanatiques dont la troupe arbore plusieurs bannières fort ennemies entre elles.

Nul ne peut contester le fait, et il est ancien déjà. Quand on se reporte à la discussion de ces lois scolaires par où le nom de Jules Ferry restera célèbre, on n'a aucune peine à deviner que, derrière les promesses de neutralité, se dissimulaient de sournoises mais fermes intentions d'étranglement. Peu à peu, les faits parlèrent avec clarté. D'abord on laïcisa par étapes toutes les écoles publiques du pays ; cependant que les loges maçonniques, moins prudentes que leurs délégués au Parlement, annonçaient à haute voix qu'il fallait déchristianiser la jeunesse. Une vingtaine d'années après l'inauguration du nouveau régime, on jugea l'esprit public assez épuré de théologie pour frapper un nouveau coup. Waldeck-Rousseau s'aperçut soudain que la liberté d'association devait être proclamée, — ce qui était vrai, — et il profita de la circonstance pour supprimer les congrégations, sa logique d'avocat lui ayant inspiré que cette seconde mesure découlait de la première. C'était porter un coup très rude à l'enseignement catholique. On y mettait une savante hypocrisie. Lentement mais sûrement, telle semblait bien avoir été la méthode adoptée pour le plan d'action.

Jusque-là, nos somnambules avaient su rester assez en éveil pour ne pas se briser aux obstacles. Mais, grisés par des succès dont ils ne savaient pas pénétrer les causes profondes, la passion acheva de les aveugler. Le pays acceptait l'enseignement de l'État, comme corollaire de cet asservissement de l'Église à l'État dont Bonaparte avait forgé les chaînes. Il ne s'étonnait pas que, l'État choisissant — ou à peu près — les évêques, le choix des maîtres d'école fût dévolu à son autorité. Or, ce fut juste au moment où les maîtres d'école devenaient presque tous ses subordonnés qu'on décida de renoncer au choix des évêques. On pensa que ce qui subsistait de coutumes religieuses dans la population trouverait à se satisfaire avec les associations culturelles. Forts de cette trouvaille, nos jacobins machinèrent l'organisation de celles-ci, de manière à favoriser toute une efflorescence de schismes devant entraîner une irrémédiable décomposition de la religion romaine. Cette fois, ils n'avaient pas vu le roc qui barrait la route. Le pape dit non. Tous les catholiques, tous les demi-catholiques, tous les quarts de catholiques dirent non. Les rares tentatives de quelques prêtres cherchant à utiliser la loi nouvelle sombrèrent très vite dans le ridicule. A cette aventure, l'Église avait gagné, contre la perte d'un peu d'argent, l'indépendance de sa milice sacerdotale.

Les anticléricaux mirent quelque temps à s'apercevoir qu'ils avaient cédé du terrain. D'abord, ils ne comprirent rien du tout à ce qui venait de se passer. On avait voté une loi dont la magie devait dissoudre l'esprit théologique : et, au lieu de se dissoudre, l'esprit théologique se cristallisait avec plus de solidité qu'avant. On avait

mis les baïonnettes aux fusils pour tuer des idées : et les baïonnettes avaient traversé de part en part les idées sans leur faire le moindre mal. Les sapeurs du génie — arme savante — s'étaient vu requis d'enfoncer les portes des églises à coups de hache : et le nombre des croyants à la divinité du Christ ne s'en trouvait aucunement diminué. Un « sujet » d'hypnotiseur qui pense déguster une orange, et qui se réveille avec une pomme de terre dans la bouche, ne témoigne pas plus de surprise que n'en montrèrent nos tyrans spirituels devant l'imprévu du résultat.

Aussi bien, leur étonnement étonna beaucoup de gens, entre autres tous ceux qui ont des habitudes positives de penser. Si peu de place que la méditation abstraite tienne dans leurs habitudes, ceux-là savent ce que c'est que cette société qu'on appelle une église. Ils savent que les cœurs y sont unis par l'attachement mutuel, que renforce la vénération pour un chef commun. Ils savent qu'un système d'idées y étend son invisible réseau sur les intelligences. Ils pressentent, s'ils ne raisonnent pas toujours ce point de vue, que l'attachement mutuel a tant de force, qu'il peut survivre, chez plusieurs, à un changement d'orientation dans les idées : car il relie, par delà le présent fugitif, tous ceux dont les ancêtres ont appartenu à la même communauté spirituelle. Nos anticléricaux ne voient rien de toutes ces choses, et c'est pourquoi ils font des gestes de somnambules, lesquels consistent à fabriquer des lois et à expédier la troupe en armes à l'assaut des sanctuaires.

D'où vient donc cette aversion haineuse qui s'impose obstinément la vaine tâche d'un Sisyphe, dont le pénible labeur est toujours à recommencer ?

Quelquefois, on invoque les rancunes accumulées par d'anciennes persécutions. Vous connaissez la baraque foraine où s'étale la cruauté des Inquisiteurs ! Mais, fût-elle fondée, l'explication ne vaudrait que pour les protestants et les juifs. Anarchistes, socialistes, admirateurs de Kant et de Rousseau ne souffrirent ni des dragonnades, ni de Torquemada. N'oublions pas, nous les positivistes, ce vœu rétrospectif d'Auguste Comte que l'ordre social eût été moins troublé, si l'Église romaine avait pu arrêter l'action des divers dissolvants philosophiques et religieux, jusqu'à l'heure des reconstructions positives.

Certes, la haine présente cherche à revêtir les couleurs de la vengeance, pour se légitimer. Mais on doit chercher la vérité autre part. Pour faire accepter leurs doctrines pleines de promesses sur la disparition prochaine du mal et de la douleur, nos dominateurs ont usé beaucoup de la prédication écrite ou parlée. Ce secret de la perfection qu'ils croient détenir, un certain nombre se sont pris, en effet, à placer toute leur confiance en lui. Mais voilà ! Quand on essaye d'accommoder la société aux formules qui fournissent la recette du miracle, loin d'obtenir une amélioration, on constate que les choses vont au pire. L'école laïque a été installée partout, et, en même temps, l'effarante criminalité des jeunes hommes a progressé avec un parallélisme trop rigoureux pour qu'on puisse écarter tout rapport entre les deux choses.

Le rêve de l'humanitarisme — qui n'a rien de commun avec la religion de l'Humanité — nous a conduit à jouer en Europe le rôle de puissance bafouée (Fachoda, Tanger, Agadir). Le premier essai de nationalisation de l'industrie fut marqué par de mémorables catastrophes de chemin de fer. A elles seules, ces résistances des réalités empêchent bien des yeux de se fermer sur le caractère utopique des merveilles qu'on annonce. Une infinité de gens persistent à penser qu'il n'y aura jamais rien de parfait ; que, si notre espèce peut améliorer, ce ne sera jamais que par de multiples efforts, et que les doctrines visant à supprimer la peine sont à rejeter. De ce nombre sont les catholiques. Mais leur résignation est une insulte pour les marchands de bonheur à bon marché. Ils voudraient insuffler à leurs contemporains l'orgueil fou du Lucifer de la légende et leur faire répéter : « *Non serviam*, je ne m'inclinerai pas ! » Ne pouvant les rallier à cette révolte, une rage leur vient de les supprimer par la force. M. Louis Havet fut leur porte-parole, quand il tint ce propos déjà cité dans cette revue : « Tant qu'on laissera à l'Église romaine son pouvoir sur les âmes, aucune réforme profonde n'est possible dans ce pays. »

Quels procédés M. Havet et ses pareils comptent-ils employer pour réussir ?

Purgera-t-on les cerveaux de l'influence catholique par la suppression de toute liberté d'enseignement ? Mais les familles qui tiennent à transmettre la foi tradition-

nelle à leurs enfants trouveront à suppléer les maîtres chassés de leurs écoles. Les mères se feront catéchistes. A cette tâche, elles mettront d'autant plus d'ardeur qu'on aura plus brutalement usé de contrainte. Pour en douter, il ne faut pas connaître la nature féminine et les puissances de réaction que recèlent ses profondeurs. Or, il suffirait que le catholicisme se conservât dans quelques familles pour qu'il pût, à nouveau, essaimer quelque jour. Et encore une fois, on aurait travaillé en vain.

Tentera-t-on de substituer, au culte dont vécut la foule immense de nos ancêtres, des fêtes laïques destinées à illuminer les âmes d'un enthousiasme mortel pour les enchantements du mysticisme chrétien ? Malgré l'expérience lamentable qui fut tentée sous la Révolution, il semble que nos maîtres n'aient pas encore renoncé à cette folie. On annonce une célébration prochaine du bi-centenaire de Rousseau. Les contribuables en feront tous les frais. Sans doute, nos ministres officieront pontificalement au Panthéon. Les musiques militaires recevront l'ordre de faire sonner leurs cuivres avec éclat. Les choristes de l'Opéra toucheront un supplément de salaire pour chanter une hymne à la gloire du maussade Genevois. Peut-être encore, pour déclamer une poésie où seront célébrées les splendeurs du *Contrat social*, fera-t-on appel à une de ces courtisanes de théâtre que notre galanterie de décadence qualifie de grandes artistes. Et l'on pense que, une fois les discours prononcés, les fanfares congédiées, les actrices remontées dans leurs autos, il naîtra, dans le public, des élans de vénération pour la mémoire de Rousseau ! Et l'on croit que la vue des cavaliers, en grande tenue, caracolant autour des cortèges

de messieurs en habits noirs, va susciter, dans les cœurs, une chaleureuse piété pour le héros de la fête !... Somnambules, vous dis-je ! somnambules, hallucinés, aveugles, sourds : voilà comment il convient de nommer ceux qui nourrissent de telles imaginations.

Ah ! ce n'est pas à dire que le cœur et l'esprit de l'homme ne puissent subir nulle action modificatrice venue du dehors. Le moral de l'être humain se prête, au contraire, avec une curieuse souplesse, à des transformations qui peuvent aller jusqu'au renouvellement. Même, l'être moral se modifie avec une vitesse dépassant de beaucoup ce qui est possible pour l'être physique. On rencontre, dans le midi de la France, pas mal de gens dont le visage a conservé très purement le type sarrasin. Auscultez les âmes, et vous ne découvrirez que des natures très latines. Seulement, pour modifier de façon durable les esprits et les cœurs, certaines conditions fort importantes sont à observer.

Il faut, tout premièrement, que les tentatives ne s'exercent pas au rebours de l'évolution de notre espèce. Pas plus que les rivières ne remontent vers leur source, les groupes humains que gouverne un long passé de civilisation ne peuvent refaire en sens inverse les étapes parcourues. Qu'on essaye, avec d'artificiels barrages, de provoquer quelque reflux, la digue de sable crèvera vite sous la poussée, et, l'instant d'après, vous chercheriez ses traces sans les découvrir. Or, malgré qu'ils se réclament à grands cris du progrès, nos dominateurs veulent nous faire rétrograder.

En ce qui concerne tout ce qui émane de l'inspiration juive, la chose est bien évidente. De quelques noms que

se parent les rêves de ces Orientaux, il s'agit toujours de faire de l'ordre par des procédés qui rappellent ceux des anciennes sociétés théocratiques, avec l'esclavage à la base. Je ne saurais esquisser ici le moindre inventaire des idées où se complaisent les enfants d'Israël. Mais qu'on réfléchisse seulement au collectivisme. Imaginé par ces deux juifs qui se nommaient Lassalle et Karl Marx, n'évoque-t-il pas le souvenir de ces corporations égyptiennes où les tisserands, enfermés dans une ergastule, devaient fabriquer une certaine longueur d'étoffe avant de recevoir leur nourriture ?

Les protestants sont de simples métaphysiciens ; car, dans ce qu'ils ont gardé de la doctrine chrétienne, les notions précises s'évaporent chaque jour davantage, pour prendre forme de vagues fantômes ayant nom *Infini*, *Conscience*, *Justice*, etc. Ils se distinguent de moins en moins des métaphysiciens qui se réclament d'une autre origine. Mais la métaphysique, dégénérescence malade de la théologie, n'avait à remplir qu'un rôle critique (et qui aurait dû être bref), afin de permettre l'essor du positivisme. En s'installant à la direction des affaires humaines avec la prétention de durer, elle aussi prend une figure de théocratie orientale, parce qu'elle prétend les régenter avec l'*absolu*, plus rigide que l'acier, plus dur que le diamant. Vous savez comment les artistes qu'elle inspire représentent la Justice : une femme qui tient une lourde épée, et dont un bandeau couvre les yeux. Elle ne doit pas voir ce qu'elle fait, pour que son glaive tranche les têtes sans hésiter devant les contingences. Comme les dieux des très anciens temps, elle veut du sang humain sur ses autels.

Les plus rétrogrades sont encore les anarchistes, puisqu'il s'agit de supprimer le long travail des siècles qui a fait l'homme plus sociable, et de le rendre à cet état de nature où les forces de son individu ne connaissent d'autre frein que les nécessités matérielles de l'ordre physique. Pour eux, ce qui est beau, ce n'est pas le rythme doux et grave du large fleuve roulant ses flots dans un lit bien tracé, mais le grêle filet d'eau qui cherche sa voie en de tortueux méandres, parmi les mousses et la pierraille.

A tous ces rétrogrades, nous voulons imposer le respect de la libre influence catholique. Il est exact que son dogme se base théoriquement sur l'absolu. Mais cet absolu est un mystère, dont le sens complet ne doit être révélé qu'après la mort. Pour cette vie, les ministres de Dieu ont charge de prêcher le perfectionnement intérieur et la charité. Or, la charité se meut dans le relatif ; car comment remédier aux misères et aux infériorités, si on ne commence par les accepter telles qu'elles sont ? Même aux heures où, dans l'intérêt de l'ordre social, l'Église dut se faire un masque de dureté, elle observa toujours la règle d'être indulgente au repentir. Jamais elle ne fut cette odieuse Justice, qui se bande les yeux pour mieux se durcir le cœur.

En demandant le respect pour le catholicisme, nous appliquons un grand principe qu'il a révélé au monde, celui de la séparation du spirituel et du temporel. Par cette éducation séculaire, qui demeure son magnifique titre de gloire, il a créé, partout où son influence se propagea, des besoins contre lesquels ne prévaudront pas les dominateurs (1). Voilà encore une des raisons pour

(1) A tous ceux qui peuvent le faire, je recommande de compa-

lesquelles leur prétention de triturer les cerveaux ne peut aboutir à rien, qu'à semer les ruines et la mort. Notre devoir est de courir sus à ces hordes de barbares. Ils n'ont que trop répandu la désolation sur la terre où doivent fleurir les âmes françaises. Héritiers respectueux de la sagesse élaborée par toutes les religions du passé, les positivistes ne sauraient admettre que le dernier chaînon qui les relie à ce passé se trouve brutalement rompu. Dans les familles où l'on conserve l'aïeule à côté de la mère, c'est souvent l'aïeule qui se charge des plus jeunes. Plus patiente, plus douce encore que la mère, souvent elle sait mieux ce qu'il faut à ces tendres êtres. Notre doctrine est encore trop près de ses origines pour suffire à tout. Elle doit laisser de multiples tâches à des auxiliaires. Les fidèles du Christ seront jusqu'au bout de ces auxiliaires. Mais, aujourd'hui, leur collaboration nous demeure indispensable. Auguste Comte l'a dit : « Le catholicisme doit aujourd'hui constituer, dans la plupart des évolutions individuelles, la meilleure préparation au positivisme, dont il fut collectivement le précurseur nécessaire. » D'autres, qui n'étaient pourtant qu'à demi des nôtres, ont nommé cette doctrine nouvelle « le catholicisme des incroyants » (1). Quoiqu'il soit toujours

rer l'attitude des élèves envers leurs maîtres, dans les établissements religieux et dans les lycées. Les premiers manifestent de la confiance, et toujours un peu de respect bien sincère. L'esprit frondeur est, au contraire, la caractéristique des seconds, surtout s'ils sont très intelligents (ce qui n'équivaut pas à ramasseurs de prix), et l'esprit frondeur peut aller jusqu'à prendre systématiquement le contre-pied de ce qu'on enseigne. Si jeunes qu'ils soient, nos enfants sentent qu'un fonctionnaire de l'État ne saurait être un apôtre, même au plus humble degré. Ils ont ça dans le sang.

(1) M. Jules Lemaitre, dans un article ancien de *l'Écho de Paris*.

fort malséant de parler de soi, on m'excusera d'apporter ici un dernier témoignage. Celui qui signe ces lignes n'est pas venu à Auguste Comte par la culture scientifique. Il y est venu grâce à la culture catholique qu'il reçut dans sa première jeunesse, et quand il lui arrive d'assister en « incroyant » à quelque cérémonie religieuse, il éprouve tout de même la grande joie de se sentir en communion avec tous ceux que la prière courbe à côté de lui.

ANTOINE BAUMANN.



Le principe théologique, consistant à tout expliquer par des *volontés*, ne peut être pleinement écarté que quand, ayant reconnu inaccessible toute recherche des *causes*, on se borne à connaître les *lois*. Tant qu'on persiste à résoudre les questions qui caractérisent notre enfance, on est très mal fondé à rejeter le mode naïf qu'y appliqua notre imagination, et qui seul convient, en effet, à leur nature. Ces croyances spontanées ne pouvaient radicalement s'éteindre qu'à mesure que l'humanité, mieux éclairée sur ses moyens et ses besoins, changeait irrévocablement la direction générale de ses recherches continues.

AUGUSTE COMTE.

La semaine anglaise à Roanne

Pour le prolétariat français, la Confédération générale du travail est un pouvoir spirituel rudimentaire. Présentement, elle met à l'étude, dans les syndicats et les bourses du travail, la question de la semaine anglaise, c'est-à-dire du repos total d'un jour par semaine avec arrêt du travail d'assez bonne heure le jour précédent pour que les multiples besognes ménagères de l'ouvrier puissent être faites et que le repos d'un jour soit complet et pratique.

Il est hors de discussion que ce jour de repos sera le dimanche et qu'en conséquence l'arrêt du travail aura lieu le samedi, à 11 heures ou midi. Notons ici la persistance de la coutume chrétienne. Remettre à un autre jour de la semaine le repos hebdomadaire, ce serait courir à un échec certain.

Pour aboutir, les réformes brusques ou lentes doivent, suivant l'heureuse formule de Comte, s'appuyer sur le passé, tenir compte des nécessités du présent, afin de les coordonner et les régler, pour établir positivement le futur.

D'ailleurs, c'est une tendance du temps présent, que le moins observateur est forcé d'admettre pour l'indu-

strie et le commerce en gros : le travail hebdomadaire tend à se ralentir ou s'arrêter le samedi soir.

L'augmentation de la rapidité des moyens de communication, la régularité et le perfectionnement du machinisme, l'habileté et la précision de la main-d'œuvre, la fabrication d'articles-types, appelés classiques, satisfaisant le goût moyen d'une partie des consommateurs, voilà ce qui permet de livrer à temps les objets manufacturés, sans avoir besoin d'un « coup de collier » à la fin de la semaine pour terminer le travail et le livrer à temps voulu.

Là encore, dans le domaine industriel, on s'aperçoit que l'ordre, le savoir permettent de prévoir afin de pourvoir à plus de régularité et plus d'équilibre.

*
**

Depuis longtemps, à Roanne, le repos du samedi soir est établi dans les tissages mécaniques du coton. C'est vers 1882 qu'un industriel catholique entraîna ses collègues dans cette voie.

Le tissage mécanique s'étant substitué au tissage à la main, étant surtout moins pénible, il a été possible aux femmes d'exercer ce métier. L'enfant mis en nourrice ou à l'asile, la mère devait employer toute sa journée de dimanche aux divers soins du ménage. Elle ne se reposait donc jamais, elle n'avait aucun loisir.

Frappé de l'impossibilité matérielle, pour les femmes surtout, d'accomplir leurs devoirs religieux, le patron catholique décida d'arrêter le travail à midi. Mais, comme il est d'usage à Roanne de nettoyer gratuite-

ment, chaque semaine, les deux métiers que l'ouvrier conduit, la sortie n'avait lieu réellement qu'à 1 heure et demie.

L'exemple fut suivi presque aussitôt par d'autres patrons, et l'arrêt du samedi se généralisa dans toute l'industrie textile. Et même, sous l'impulsion ouvrière, le patronat dut reconnaître que le travail sans arrêt, depuis 6 heures du matin jusqu'à 1 heure et demie, était trop fatigant, et que, d'autre part, cette demi-journée de liberté, étant écourtée, ne pouvait être utilisée suffisamment. Les ateliers furent donc fermés à midi, le nettoyage se faisant à partir de 11 heures.

Quelques industriels cependant, plus à l'aise au gain ou plus pressés par les commandes, continuèrent à faire travailler leur personnel le samedi soir.

Néanmoins, le principe de la semaine anglaise était généralement reconnu quand survint la loi limitant à dix heures la journée de travail dans les établissements industriels employant des femmes et des enfants. La réforme fut remise alors en discussion. Les employeurs demandèrent à leurs ouvriers vingt-six samedis soirs de travail par an pour compenser la perte d'une heure par jour que la nouvelle loi leur imposait. Les anciens patrons, initiateurs de la semaine anglaise, étant morts, les fils qui leur avaient succédé tinrent plus à faire échec à la nouvelle loi et à obéir au mot d'ordre de leur association qu'à maintenir pieusement le bienfaisant usage qu'avaient institué les pères.

Une grève, qu'on appela « des samedis soirs », s'ensuivit. Mais après quinze jours de chômage absolu, une transaction fut acceptée de part et d'autre, bien à contre-

cœur de la part des ouvriers, et il fut admis qu'on travaillerait désormais treize samedis soirs par an, si toutefois le travail l'exigeait. Pour bien entendre ce *si* conditionnel, il faut savoir que le chômage, dans les ateliers de tissage, dure cinq à six mois par an. Pendant le chômage, l'ouvrier, qui conduit ordinairement deux métiers, n'en a plus qu'un, et conséquemment son salaire se trouve réduit de moitié, quoiqu'il fasse autant d'heures de présence à l'atelier. Encore faut-il ajouter que, durant ces périodes de chômage, l'industriel fabrique des articles avec de la mauvaise matière première, ce qui permet de diminuer le prix de revient et de fabrication. En outre, les règlements d'atelier interdisent la lecture et tout autre travail aux ouvriers qui n'ont à conduire qu'un métier. En fin de compte, tout en gagnant beaucoup moins, l'ouvrier a autant d'obligations et de charges. On voit donc la légitimité de la restriction sus-énoncée lors de la grève « des samedis soirs ».

Les industriels firent donc bien travailler cinq ou six samedis soirs consécutifs quand ils en eurent besoin. Mais la tendance actuelle, malgré quelques exceptions fâcheuses, est bien au retour du repos le samedi soir.

D'ores et déjà, on peut donc apprécier les avantages de la semaine roannaise, puisque l'expérience de vingt ans de pratique apporte des conclusions certaines. Le repos hebdomadaire pourra être plus parfait pour un grand nombre de corporations qui travaillent au moment où les consommateurs sont libres. Quand le consommateur pourra s'approvisionner et pourvoir à ses divers besoins le samedi soir, cela permettra la ferme-

ture de nombreux magasins le dimanche, et beaucoup d'employés seront libres.

Quant au travailleur qui profitera du samedi soir, il lui sera loisible de compter d'une façon absolue sur le dimanche, et la vie familiale ne pourra qu'y gagner.

Mais en notre temps, où beaucoup de forces se dispersent et s'épuisent, ce repos sera-t-il toujours un bienfait pour ceux qui en auront la jouissance et pour tous ceux — innombrables — qui sont à leur contact ? Oui, si la C. G. T. emploie sa puissance morale à faire sentir au prolétariat qu'il y a d'autres joies que celles de l'ivrognerie ou du jeu.

Espérons que, là aussi, on comprendra, comme chez les positivistes, tout ce que le pouvoir de diriger comporte de devoirs.

JULES RAVATÉ.



LES économistes ont méconnu radicalement la tendance de l'ordre naturel à devenir de plus en plus modifiable, à mesure qu'il se complique davantage. Toutes nos destinées actives reposant sur une telle notion, rien ne peut excuser le blâme doctoral que la métaphysique économique oppose à l'intervention continue de la sagesse humaine dans les diverses parties du mouvement social. Les lois naturelles auxquelles ce mouvement est, en effet, assujéti, loin de nous détourner de le modifier sans cesse, doivent, au contraire, nous servir à y mieux appliquer notre activité, qui s'y trouve à la fois plus efficace et plus urgente qu'envers tous les autres phénomènes.

AUGUSTE COMTE.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

LE LOGEMENT DES FAMILLES NOMBREUSES

Une association qu'on ne saurait trop recommander, *l'Amélioration du logement ouvrier* (1), vient de publier une *Enquête sur le logement des familles nombreuses à Paris* dont nous tirons les renseignements suivants :

« Ainsi que le démontrent les moyennes faites sur les enquêtes de *l'Amélioration du logement ouvrier*, le cube d'air accordé à chaque personne dans les logements des familles nombreuses est de 9 mètres cubes environ, alors que le règlement sanitaire de la ville de Paris en exige 16 comme minimum. Un déficit de 7 mètres cubes sur 16, voilà qui explique en grande partie les effroyables progrès de la tuberculose à Paris.

« M. Bertillon affirme de son côté que 332.000 personnes vivent à Paris dans un état d'encombrement excessif et que 23.000 ménages de trois à dix personnes sont logés dans deux pièces. Nous déclarons avec lui qu'un tel état de choses constitue un péril pour la nation entière par les maladies qu'il engendre et par les répercussions incalculables qu'il entraîne.

« Il n'y a pas dix-huit familles nombreuses sur cent qui aient la possibilité de réserver dans leur logement une pièce de réunion où personne ne couche.

(1) Siège social : 92, rue du Moulin-Vert.

« Nous avons constaté avec plaisir que les parents séparent pour la nuit autant que faire se peut leurs enfants de sexe différent. Garçons et filles couchent trop souvent, et pour cause, dans une même chambre ; mais rarement dans un même lit. On voit, par exemple, quatre garçons dans un même lit et une ou deux filles dans un autre. De même, le père couche fréquemment avec plusieurs de ses fils, tandis que la mère partage le lit de ses filles. Les familles nombreuses *veulent* être morales, et si elles ne le sont pas toujours c'est parce qu'elles ne le peuvent pas. »

Une autre enquête a établi « l'effrayante progression des hôtels meublés dont la clientèle est exclusivement ouvrière ». Et l'on sait que « la chute en hôtel meublé est une cause à peu près certaine de déchéance totale ».

C'est surtout pour les pauvres que la hausse des loyers se fait sentir.

« Ainsi donc, de 1900 à juin 1911, le prix moyen des loyers parisiens inférieurs à 250 francs a augmenté de 20 p. 100 ; celui des loyers de 250 à 500 francs a augmenté de 16 p. 100 ; celui des loyers de 500 à 1.000 francs a augmenté de 12 p. 100 et celui des loyers de 1.000 à 2.500 francs a augmenté de 9 p. 100.

« La hausse des loyers a été surtout rapide de 1910 à 1911, le taux d'accroissement en cette période atteignant presque la moitié du taux d'accroissement total constaté de 1900 à 1910. »

Il suffit de citer cette description d'une visiteuse de *l'Amélioration du logement ouvrier* :

« Rue Desaix : une sorte d'impasse bordée de cabanes en planches vermoulues qui semblent tenir debout par un prodige d'équilibre. Chaque famille loue à bon prix un carré de terrain et construit elle-même son gîte avec de vieux maté-

riaux. Il y a dans l'impasse 95 logements, presque tous habités par des familles nombreuses. Dans les vingt familles que nous visitons, il y a cent enfants.

« Les locataires n'ont l'usage de l'eau que de 5 heures à 9 heures du matin et de 5 heures à 9 heures du soir. Les W.-C. sont communs à tout le passage.

« Ces baraques logent en majeure partie des chiffonniers et les détritiques qu'ils rapportent chaque matin ne contribuent pas à assainir l'impasse. Dans une petite cour, nous trouvons un chiffonnier occupé à trier sa récolte devant une nuée d'enfants qui, très intéressés par l'opération, respirent à l'envi poussières et microbes. Il y a de tout dans cette cour : des peaux de lapins, des livres, de la vaisselle ébréchée, une cage à perroquet, de vieilles pincettes voisinant avec un habit noir.

« En grim pant par une échelle, on arrive au premier et unique étage, au-dessus du magasin à chiffons ; là, trois pièces minuscules où l'eau coule le long des murs. La location du terrain est de 412 francs !

« Plus loin, nous visitons une sorte de poulailler habité par un jeune ménage et cinq petites filles. Deux pièces dont une seule éclairée, rien que des planches mal jointes, il pleut, les lits sont inondés. Le père, tuberculeux, est balayeur de la Ville. « Jusqu'au troisième enfant, nous dit-il, on habitait une « maison convenable ; au quatrième, on a reçu congé, on est « tombé en hôtel ; pour en sortir, on a loué un terrain pour « 200 francs par an et on a construit la baraque où nous « sommes. »

« Et tout le long de l'impasse nous recueillons cette impression d'angoisse qui émane de la famille nombreuse. Jusqu'au troisième enfant on a droit à un logement honorable, mais à partir du quatrième les propriétaires se font inexorables, les concierges grincheux. Il faut employer la ruse pour introduire les enfants dans un nouveau logement, puis on use de prétextes pour expliquer leur présence : c'est une marraine qui doit venir chercher le petit dernier, un pensionnat qui fait attendre une place demandée depuis longtemps.

« Mais le gérant se lasse, et le congé est bientôt donné. D'étape en étape, la famille nombreuse tombe au dernier degré du découragement, souvent de la déchéance morale »

GUGLIELMO FERRERO ET LA GUERRE ITALO-TURQUE

De l'almanach *Pro Pace* pour l'année 1912, publié à Milan par l'*Union Lombarde* (Società internazionale per la Pace), nous traduisons ces quelques lignes de Guglielmo Ferrero :

« Il n'y a pas de propagande pour la paix qui soit plus efficace qu'une guerre. Les générations qui ne connaissent pas la guerre, qui ont été trop viciées par une longue paix se laissent plus facilement influencer par la propagande romantique de la guerre. Une guerre les vaccine... »

« L'Italie a voulu la guerre de Tripoli, et si fortement qu'elle a vaincu les hésitations du gouvernement. Et c'est là une grande différence à noter entre cette guerre-ci et la première guerre d'Afrique. Si ce fut sagesse ou folie, on le saura plus tard. Mais il n'est pas douteux que, la guerre finie, l'Italie aimera davantage la paix qu'auparavant, et elle ne sourira plus si facilement de ceux qui pensent que la paix est un bien, qu'il ne faut pas rejeter sans y avoir pensé, non pas deux, mais dix fois. »

APPEL DE GIOVANNI BERTACCHI AUX AFRICAINS

Du même almanach nous traduisons les dernières strophes d'une ode adressée par l'éminent poète Bertacchi aux Africains, ou plutôt à cette partie de l'Afrique que l'Italie veut rendre italienne :

« Afrique qui disputes ton désert, — Afrique qui disputes

ton mystère — et de tes sables à la fureur guerrière — Suscites ton barbare courage.

« Écoute, écoute ! un implacable destin — pousse l'inquiète Europe à tes rivages, — une divinité plus antique que ton sphinx — tire du côté de tes ports et murmure : — Là-bas !

« Afrique, regarde ces hommes pâles descendus — vers toi par la mer, comme ils savent mourir. — Afrique, cède, accueille l'avenir — qui avec l'Italie débarque sur tes rivages.

« Laisse indemne celui qui vint à tes frontières, — explorateur ou annonciateur plein de mansuétude. — Le secret des bonnes renaissances — et les pactes de l'Histoire : voilà ce qu'il est venu t'apporter.

« C'est lui qui, avec son verbe d'avant-garde humaine, — secoue tes sommeils de perpétuelle servitude ; — de la nouvelle charrue qui te creuse le terrain — sort brillant le rayon d'un âge nouveau.

« Ainsi de la force même employée à te vaincre, — tu tireras, avec le temps, le libre Destin ; — elle obéit à Dieu qui sur son chemin — va renouvelant peuples et patries. »

Oui, voilà bien le langage doré que tiennent tous les conquérants aux conquis, mais il est dommage que l'oreille récalcitrante de ceux-ci corresponde si mal à la bouche d'or de ceux-là.

PATRIOTISME D'AFFAIRES

Avec un budget de 5 milliards, 7 milliards si l'on compte juste, l'État ne peut subvenir aux frais de la défense nationale. Les présidents de la République ont des filles à caser, les ministres des fils à pourvoir, les sénateurs et députés des électeurs à satisfaire. Après la

curée, il ne reste donc plus rien pour acheter des aéroplanes.

Heureusement, nous avons la presse, la grande presse patriotique. Elle va nous donner la maîtrise de l'air, — et doubler son tirage.

Par exemple, *le Petit Journal* a souscrit 50.000 francs. A la dernière assemblée générale des actionnaires, quelqu'un s'est plaint de cette générosité qui réduisait les dividendes. Mais le président de l'assemblée a su ramener ce mauvais patriote à de meilleurs sentiments. « Il faut faire de la publicité par tous les moyens, lui a-t-il répondu. Quand on parvient à faire parler de soi par tout le monde et, ce qui est plus difficile encore, je l'ai déjà dit, par ses confrères, on a réalisé le problème que tout administrateur doit toujours se poser. Faire parler de soi, c'est de la publicité, pas autre chose. » Que répondre à de tels arguments ? L'actionnaire opposant n'avait plus qu'à entonner *la Marseillaise* avec toute l'assemblée, électrisée par cet éloquent discours.

A la dernière heure, nous apprenons que les actions du *Petit Journal* ont monté de plusieurs points. L'actionnaire grincheux lui-même, pris d'une fièvre patriotique qu'aucun dividende ne peut plus calmer, propose à l'administration du *Petit Journal* d'organiser une course en aéroplanes de Paris à la Lune.

L'ÉMIGRATION EUROPÉENNE

L'émigration est un phénomène social qui ne doit pas être négligé. Il a été fort bien étudié dans un livre que nous signalerons prochainement, *l'Émigration et*

ses effets dans le midi de l'Italie, par Giacomo Barone Russo. Nous en avons tiré les chiffres suivants :

Pour les îles Britanniques, il y a eu 112.842 émigrants en 1878 et 288.865 en 1909. Le chiffre le plus élevé a été atteint en 1905, avec 395.680 émigrants.

Pour l'Allemagne, il y a eu 154.000 émigrants en 1872, 50.000 en 1876 et 25.000 en 1909.

Pour l'Italie, il y a eu 96.268 émigrants en 1878, 352.782 en 1900 et 625.637 en 1909. Il y a 1.782.487 Italiens aux États-Unis, Mexique et Canada, et 2.700.000 dans l'Amérique méridionale. Dans la seule République Argentine, ils sont un million et forment la sixième partie de la population ; pour la population agricole 65 p. 100.

Pour l'Autriche-Hongrie, il y a eu 7.659 émigrants en 1875, 116.685 en 1900 et 415.792 en 1909.

Pour la Russie, il y a eu 6.752 émigrants en 1875 et 139.050 en 1906. Mais l'émigration en Sibérie est considérable. En 1907, elle a atteint le chiffre de 415.287 émigrants.

Pour l'Espagne, il y a eu 25.000 émigrants en 1882, 59.266 en 1900 et 142.717 en 1909.

Pour la France, il y a eu 4.400 émigrants en 1875, 20.560 en 1890 et 5.300 en 1893. L'émigration est insignifiante, et la statistique n'en tient plus de compte depuis 1893.

On compte encore 38.094 émigrants en 1906 pour le Portugal, 32.294 en 1908 pour la Belgique, 4.915 en 1909 pour la Suisse, 2.939 en 1907 pour la Hollande, 12.496 en 1908 pour la Suède, 16.281 en 1909 pour la Norvège, 4.558 en 1908 pour le Danemark.

L'état actuel (1909) de l'émigration en Europe est fort bien présenté dans ce tableau :

Nations	Population	Densité	Émigrants	Excédent de naissances	Immigrants
Italie	34.269.764	119	625.637	377.266	348.878
Angleterre	45.008.421	143	288.865	478.042	261.325
Russie	116.505.500	24	415.287	"	207.836
Autriche-Hongrie .	51.250.626	76	143.532	570.000	"
Allemagne	60.641.489	112	24.921	879.562	"
Espagne	20.068.381	40	142.717	184.051	92.042
Portugal	5.423.132	61	40.056	"	"
Suède	5.476.441	12	21.992	61.800	8.071
Norvège	2.240.032	7	16.281	29.593	"
Danemark	2.605.268	66	6.782	40.494	"
Pays-Bas	5.853.037	176	2.939	20.463	"
Belgique	7.451.903	253	38.155	61.870	38.155
Suisse	3.525.256	85	4.915	34.700	"

La France ne figure pas dans ce tableau. Et pour cause. Elle n'a plus d'excédent de naissances. Le Français n'émigre plus.

PAR TOUS.



La vraie théorie est toujours générale, comme la saine pratique reste constamment spéciale; puisque chacun doit tout concevoir essentiellement, sans que personne aspire à tout exécuter.

AUGUSTE COMTE.

LETTRE D'ALLEMAGNE

(D'une grande ville rhénane, le 16 avril 1912.)

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Au cours de la lettre que je vous adressais en février dernier, j'avais noté l'idée qu'on se fait volontiers, en Allemagne, du rôle de l'État et j'avais fait ressortir de mon mieux la confiance que les Allemands accordent en général à l'organe de la collectivité nationale. Je voudrais montrer aujourd'hui quelle est la position prise par l'État allemand dans les questions économiques, et, pour la mettre mieux en relief, je serai amené à faire quelques comparaisons avec l'attitude de nos Pouvoirs publics vis-à-vis de nos industries.

Il y a un mois environ, le secrétaire d'État à l'Intérieur, le docteur Delbrück, a prononcé au Reichstag un intéressant discours que la presse allemande a largement reproduit sous la rubrique « Questions économiques ». Au cours de son exposé, le secrétaire d'État a abordé la question qui a passé aujourd'hui au premier rang des problèmes économiques tels qu'ils se posent dans ce pays, celle des cartells. Il n'y a guère de sujet qui sollicite davantage l'attention générale. Aussi l'attitude du Pouvoir, devant

les accords de plus en plus nombreux et de plus en plus étroits que les producteurs de tout ordre concluent entre eux, est-elle capitale à connaître. Le docteur Delbrück s'est exprimé de la façon suivante, et je traduis mot à mot quelques lignes de son discours : « Ces ententes comportent un danger politique et économique. Il en résulte que la question des monopoles a pris un tout autre aspect. Un monopole privé peut devenir plus dangereux qu'un monopole d'État dans un pays constitutionnel où le Parlement peut, à chaque instant, exercer son droit de contrôle. J'estime qu'il n'est pas impossible que nous soyons un jour obligés de transformer progressivement les monopoles privés en monopoles d'État ; mais j'ai également l'impression que nous ne sommes pas encore en mesure de procéder à un examen de cette question. »

Voilà, si je ne me trompe, une déclaration qui n'est pas pour déplaire aux étatistes de tous les pays, et j'ai montré antérieurement combien ceux-ci étaient nombreux en Allemagne. Il semble qu'un membre du gouvernement qui, en France, ferait une déclaration de cet ordre, passerait, s'il n'y était déjà, dans le camp des adversaires de l'industrie nationale. Pourquoi ? Parce que, quoi qu'on fasse, je crois l'avoir indiqué, l'industrie nationale, ce n'est pas chez nous l'industrie d'État, mais le résultat des efforts des grandes entreprises privées. Cet homme d'État prendrait bientôt, n'en doutons pas, la tête de toutes les attaques que son parti dirigerait contre les industries privées. Ici, en Allemagne, la situation est bien différente : un ministre qui ne gouverne pas par et pour son parti, mais qui est, suivant la formule du Chancelier de l'Empire, au-dessus des partis,

conserve plus d'indépendance dans ses appréciations. Aussi, fort de l'autorité émanant de sa fonction, M. Delbrück s'empessa-t-il de rendre pleine justice aux conditions économiques présentes qui ont fait la prospérité de son pays : « Dans notre économie moderne, les ententes de tout ordre ont quelque chose d'utile et de nécessaire ; elles déterminent une utilisation plus complète des moyens d'exploitation et donc une stabilisation des prix et des salaires, et s'il s'agit d'un produit comme le charbon, elles créent un état stable dans toutes les industries. Tant que les cartells ne vont pas au-delà et quelle que soit leur puissance économique, il n'y a pas lieu d'intervenir législativement. »

D'ailleurs, le secrétaire d'État fait mieux que de vanter les mérites de cette forme moderne de l'association des producteurs. Il se réjouit de voir l'État industriel (ici on dit « le Fiscus ») s'associer aux entreprises privées. On sait que la Prusse a ses mines de charbon en qualité de producteur, elle vient de faire les premiers pas pour adhérer au grand syndicat charbonnier rhénan-westphalien. On se rappelle que les propriétaires des gisements de sels de potasse sont constitués en cartells ; or la Prusse est de beaucoup le plus fort propriétaire de ces gisements. Enfin, au moment où s'accomplit lentement la concentration de la navigation sur le Rhin, le Gouvernement prussien a demandé et obtenu de la Chambre le vote d'un crédit important pour acquérir la majorité des actions d'une des Compagnies qui font le plus fort trafic sur le Rhin, et assurer ainsi sa voix au chapitre, sinon sa prépondérance, dans la solution des questions intéressant la vie économique de son peuple.

La participation de l'État aux affaires est, on le voit, effective.

Dans quel sens agit-il, et quel but se propose-t-il ? Il est difficile, jusqu'ici, d'y voir très net, parce qu'au milieu de la complexité de la vie industrielle l'État n'a pas — heureusement — une seule méthode et une solution unique, mais fait preuve de souplesse dans l'examen de chaque cas particulier. Il semble cependant qu'il s'inspire à la fois de ses propres intérêts immédiats, afin d'augmenter ses revenus par des affaires lucratives, et des intérêts des consommateurs dont il oblige ses co-associés à tenir plus réellement compte qu'ils n'étaient habitués à le faire. Dès qu'il a eu adhéré au grand cartell du charbon rhénan-westphalien, les prix sont fortement montés ; mais si l'industrie s'en est plaint, la population minière paraît s'être réjouie : les bénéfices que la Compagnie réalisait à la hausse facilitaient, en effet, — la dernière grève n'y fera pas obstacle. — un accroissement de salaire. D'autre part, les intérêts très prépondérants de la Prusse dans le cartell des sels de potasse ont déterminé cet État à commencer la nationalisation de cette industrie : la loi votée, en effet, il y a deux ans, par le Reichstag, stipule des prix de vente aux chiffres les plus bas pour permettre à l'agriculteur d'acheter au meilleur compte un produit devenu aujourd'hui à peu près indispensable à la terre. En troisième lieu, nous avons signalé le rôle que la Prusse prétend jouer dans l'organisation de la grande batellerie rhénane. L'avenir dira quels en seront les effets ; mais il faut noter ici encore ce besoin de co-association économique de l'État industriel, sa vigueur intelligente, ses capacités réelles et la

confiance qu'elles inspirent aux grands chefs de l'industrie privée.

Si on lit un peu attentivement le discours du sous-secrétaire d'État, il s'en dégage comme un chant d'union des dirigeants du travail en Allemagne. Il semble que tous les modes à venir et encore inconnus de coopération ou d'étatisme auront ce trait commun d'apporter des solutions heureuses comportant le maximum possible de production intensive.

Détournons un instant les yeux de ce pays pour les reporter vers les conditions qui prévalent en France. Nous serons avant tout frappés du manque presque complet d'entente entre nos pouvoirs publics et nos industries. Tout d'abord, les premiers paraissent ignorer les seconds. Nos parlementaires ont l'oreille si distraite pour tout ce qui n'est pas l'objet des luttes électorales qu'un ministre se hasarde rarement à les entretenir de sujets économiques : il en résulte que beaucoup de questions vitales pour notre pays ne reçoivent pas de solution. Je cite seulement l'exemple des mines de l'Ouenza et des concessions minières au fond desquelles dorment sans emploi des richesses qu'il serait moins scandaleux d'exploiter sous le régime impérial que de ne pas exploiter du tout, tant l'impuissance à aboutir à une réglementation est manifeste. Toutefois, notre Parlement n'ignore pas complètement l'importance des intérêts dont il néglige de s'occuper, mais ses membres se méfient et paraissent avoir réellement peur de voir se répandre sur la France de la richesse qui serait produite par des méthodes suspectes à leur orthodoxie révolutionnaire. Je dis révolutionnaire, car c'est bien dans les

conceptions économiques de la Révolution qu'il faut chercher l'incompréhension et la méfiance de nos parlementaires pour l'exploitation industrielle par l'association, la concentration et le cartell. Nos maîtres sont des individualistes de la bonne lignée des ancêtres révolutionnaires qui ont codifié dans un article du code pénal, dirigé contre toutes coalitions, ententes ou accaparements, leur fonds et tréfonds d'individualisme anarchique. On me dira que cet esprit si absolument stérile a complètement avorté dans l'ordre économique : on ne saurait donc plus tarder à mettre cet échec retentissant au passif de la Révolution ; mais il n'en reste pas moins que nos législateurs en sont imbus. Comment, dans ces conditions, s'imaginer qu'un membre de notre gouvernement, quelle que fût sa valeur, puisse oser prendre une position aussi nette qu'un Delbrück en face d'un phénomène économique de l'importance des cartells ? D'ailleurs, comment serait-il possible, avec les mœurs actuelles, qu'un ministre entretînt nos élus, sinon d'une façon imprécise, des questions de la production nationale ? Il craindrait trop qu'on ne l'apostrophât ironiquement du mot célèbre attribué à Guizot : « Enrichissez-vous. »

En Allemagne, un pareil état d'esprit n'est pas à craindre. Ce n'est pas dans les régions rhénanes que les chefs des classes populaires souhaiteraient de bouleverser le système présent de la répartition des richesses avant d'avoir donné tous leurs soins à développer intensivement toutes les industries. Il faut créer d'abord, beaucoup, largement, ensemble, tous Allemands employeurs et employés, et puis, après cela seulement, il

appartient aux salariés de réclamer leur part très forte de la production.

C'est la bonne méthode. Qui la critiquerait ? Un livre récent nous apprend qu'il en existe une autre, en Australie, celle qui consiste à égaliser d'abord, et avant tout, les conditions de la répartition. Elle n'a pas donné les résultats les plus brillants : des territoires aux ressources naturelles très abondantes restent inexploités ; capitalistes et salariés font également défaut, les premiers parce qu'ils n'emploient pas, faute d'attraits, leur fortune, les seconds parce qu'ils prétendent rester peu nombreux afin de maintenir au plus haut, avec un minimum de concurrence, le « standard of life ».

L'expression la plus parfaite de la politique économique de l'Allemagne contemporaine se trouve certainement aujourd'hui dans la formation des cartells. Leur nombre s'élève à environ six cents, qui englobent ou ont englobé presque toutes les branches de la production. Devant cette apparition si nouvelle, il n'est pas surprenant que l'État cherche à déterminer son attitude. Nous avons vu comment le secrétaire d'État à l'Intérieur envisage l'étude de la question. Depuis son discours, la presse a annoncé, à deux reprises, qu'un projet de loi sur les cartells allait être soumis au Reichstag. Déjà elle en donne les très grandes lignes : il en résulterait que le Gouvernement demanderait que les ententes entre producteurs fussent rendues publiques afin qu'un certain contrôle de l'opinion pût présider à la gestion des intérêts qui sollicitent, par leur importance, l'intérêt de la communauté. A cet effet, le Gouvernement déléguerait dans les conseils des cartells un représentant. Nous ne

savons pas si le Gouvernement a les intentions qu'on lui prête; mais cela ne serait pas surprenant, et nous en avons indiqué suffisamment les raisons. Quoi qu'il en soit, la forme d'intervention ne sera pas, si elle a lieu, brutale.

Cette politique des cartells entraîne les conséquences sociales les plus importantes, et M. Delbrück, ainsi que les orateurs du Reichstag, ne l'ont pas dissimulé à leur pays. Elle soulève toute la question des classes moyennes, un sujet devenu familier aux lecteurs de la Revue. Quel rôle sera, en effet, dévolu au « Mittelstand » entre le patriciat et le prolétariat ? Les partis politiques ont indiqué leur appréhension; le secrétaire d'État n'a pas craint de regarder le problème en face : tout d'abord, il a montré que le petit propriétaire, fermier ou colon, n'avait pas à craindre l'évolution actuelle; mais il a reconnu franchement que les plaintes des classes moyennes de l'industrie étaient, en grande partie, légitimes : leurs meilleurs éléments, a-t-il ajouté, les abandonnent pour entrer dans la grande industrie. Afin de venir en aide à ces classes, il propose de laisser aux États confédérés et aux communes le soin de faciliter largement l'octroi du crédit; l'Empire continuera à s'intéresser aux organisations comme les chambres d'artisans et les corporations, qui groupent dans un effort d'instruction en commun les classes intermédiaires. On ne saurait faire davantage, ajoute le représentant du pouvoir impérial.

Constatacion peut-être un peu mélancolique, mais combien prudente et avisée, témoignant d'une perspicacité réelle.

Disons-le très haut, ces qualités d'intelligence de la

situation économique ne manquent pas dans notre pays. Chacun de nous a rencontré, au moins une fois dans sa vie, un de ces hommes vraiment distingués qui diagnostiquent le mal, puis le taisent ou le hurlent suivant leur tempérament. Mais la démocratie électorale ne s'est pas souciée des mécontents et des trouble-fête. Elle a bâillonné ou écarté rudement les gêneurs et leur a préféré les purs bateleurs politiques. Foin de la situation économique du pays ! On en vivait, et on ne demandait pas à la France de vivre. Tandis que l'Empire encourageait les Allemands au travail et collaborait lui-même au développement de la richesse nationale, nos pouvoirs publics semblaient se désintéresser de la richesse de la France, tant et si bien que nous vivons à peu près uniquement aujourd'hui sur la fortune acquise. La position qu'a prise le Régime vis-à-vis des problèmes économiques est lamentable. C'est d'ailleurs celle que lui commandait son impuissance.

XXX.



TELLE est donc la gravité de notre situation intellectuelle que, sur les notions même les plus fondamentales, et en apparence les plus faciles, l'ordre appartient aux purs rétrogrades, chez lesquels il reste sans difficulté, tandis que le progrès demeure entièrement anarchique et dès lors radicalement stérile.

AUGUSTE COMTE.

LA QUINZAINÉ POLITIQUE

On reparle de défense laïque. Qu'est-ce à dire ? Il nous semble que nous aurons assez exactement défini cette « plate-forme » dans les termes que voici : restrictions nouvelles apportées à la liberté spirituelle, privilège nouveau conféré au clergé d'État. Tout le reste, hors cette définition, n'est que faribole et hypocrisie.

Il y a quarante ans que le régime s'achemine, stade par stade, vers l'attribution du monopole de l'enseignement à l'État. C'est la grande pensée du règne, la seule qui lui soit toujours présente, parmi d'incessantes mutations d'hommes et de doctrines. La confusion du spirituel et du temporel s'opère tous les jours un peu davantage. La troisième République est née au cri mille fois répété de : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Ce mot cléricalisme dit admirablement ce qu'il veut dire, de toute la force et de toute la clarté de son préfixe et de son suffixe.

Oui, le cléricalisme est l'ennemi ! Nous sommes prêts à le proclamer à voix plus sonore que jamais. Seulement, nous ne l'entendons pas comme la plupart de nos dirigeants et comme beaucoup de faux positivistes qui restreignent le péril clérical aux seuls empiétements, depuis longtemps, d'ailleurs, contenus et réprimés, du clergé catholique. Un positiviste, bien pénétré de la pensée du

Maître, nourri de la substance de sa doctrine, ne peut manquer d'aller jusqu'à la racine du mot et de la chose. *Clericus*, clerc, celui qui sait et enseigne. Tout maître d'école, qu'il pontifie en Sorbonne ou qu'il dogmatise dans un hameau, appartient à un clergé ; et si ce clergé est à la solde et à la discrétion du pouvoir séculier, il y a cléricalisme et grave danger pour l'ordre social. Nous oserons dire qu'à l'heure présente, il n'est pas de moyen plus sûr, plus commode, mécanique, pour ainsi dire, de distinguer un positiviste de stricte observance d'un des sycophantes qui « utilisent » le positivisme au mieux de leurs préjugés et de leurs passions, que de les pousser vigoureusement sur cette question. S'il y a deux destructions nécessaires auxquelles le positivisme doit aboutir, ce sont bien celles-ci : le parlementarisme et l'enseignement d'État. Et quiconque ose bien placer la politique actuelle sous l'invocation du positivisme fait de ce vocable un usage illicite et déshonnête.

Nous sommes avec les évêques catholiques quand ils condamnent certaines tendances de l'enseignement d'État. Nous ne pouvons trouver à cette manifestation une ombre même de cléricalisme. L'épiscopat s'est placé dans l'exercice le plus légitime de son magistère spirituel. Il a rempli un devoir — le premier — de sa fonction. Nous ajoutons qu'au regard de ceux qui persistent à se réclamer « des droits de l'homme », le devoir des évêques, en cette circonstance, a pleinement coïncidé avec le droit reconnu à tout citoyen par la métaphysique jacobine d'exprimer librement sa pensée. Si l'on tient absolument à n'apercevoir dans un évêque qu'un électeur et un contribuable comme les autres, on

n'aura fait que souligner l'inconséquence qui consiste à prétendre lui interdire ce que les autres se permettent journellement : la critique des institutions d'État.

Entre les positivistes et les politiciens parlementaires, la divergence s'accuse très nettement.

Pour punir les évêques catholiques d'avoir fait acte de pouvoir spirituel et les pères de famille d'avoir insulté au bras séculier, levé pour le clergé laïque, l'oligarchie dominante a imaginé de convertir le cas des premiers et des seconds en délit bien caractérisé et passible de peines relativement sévères. A la punition proprement dite s'ajouteront des représailles consistant à rendre plus dures et plus précaires les conditions d'existence de l'enseignement libre. Le tout enveloppé, par un vrai raffinement d'hypocrisie, dans une série de mesures destinées à ramener à l'étiage le nombre des illettrés. C'est le côté sinistrement ironique de l'affaire que l'impuissance de l'enseignement d'État à parvenir à ses fins, officiellement poursuivies, lui devenant prétexte à augmenter ses prérogatives.

Le bras séculier s'est levé, disons-nous. Il y a de cela environ trois ans. Mais il n'est pas encore retombé. Le geste n'a pas réussi à se traduire en coup durement asséné. Et c'est de quoi un vif étonnement est ressenti.

Pourquoi ces délais moratoires ?

D'aucuns incriminent l'espèce de paralysie qui semble s'être emparée d'une institution parlementaire de plus en plus caduque.

La cause, à notre sens, ne réside pas là.

Même aux époques où il se montrait le plus oscillant et le plus perplexé, il y a toujours eu, dans le Parlement,

une volonté de puissance, non défaillante, pour les œuvres de persécution. Les lois contre l'Église catholique n'ont jamais laissé de triompher des obstacles de procédure comme des résistances rhétoriciennes d'une opposition purement académique. Et les coterie secondaires qui mènent le Parlement n'ont point, il s'en faut, renoncé à leurs projets. Nulle intermission, nulle discontinuité ne s'est, depuis quarante ans, manifestée dans la grande entreprise de décatholicisation.

De toute nécessité, il y a une autre origine aux hésitations que fait paraître la défense laïque.

Ah ! c'est que le pouvoir séculier commence à n'être plus aussi sûr et aussi satisfait de son clergé.

Tant que ce clergé laïque ne fut coupable que d'estropier le cerveau des jeunes Français, d'organiser superbement l'ignorance, ainsi que l'en ont accusé et convaincu des penseurs tels que M. le docteur Gustave Le Bon, les politiciens faisaient bon marché de ses méfaits. Pourvu qu'il servit les passions et les intérêts électoraux de l'oligarchie régnante, celle-ci ne se mettait guère en peine du reste.

Seulement, ceci, à la longue, est advenu qu'il n'était peut-être pas malaisé de prévoir. Gonflé d'orgueil, grisé de sophismes, étourdi d'adulations, le clergé laïque en est venu à se considérer comme une sorte de corps, autonome et indépendant, fondé à se libérer du joug de l'État. Le parlementaire, dans sa circonscription, constate, avec une stupeur bientôt muée en terreur, que le primaire de village ne reconnaît plus son allégeance. Celui-ci enseigne, à l'école, en même temps que l'incrédulité, le communisme et l'antipatriotisme. Il fréquente

la Bourse du travail, il pérore et claboude, dans les clubs, contre les pouvoirs établis. Réunis en Amicales, ou, mieux, agrégés en syndicats, à la barbe des préfets et des hauts mandarins académiques, les primaires traitent, avec l'autorité supérieure, sur le pied de puissance à puissance. Rien n'égale l'audace de leurs motionnaires et l'insolence de leurs orateurs — des jeunes surtout. La presse de Paris est loin de tout ébruiter à cet égard. Il survient quotidiennement en province, dans cet ordre d'idées, des incidents déconcertants. Et les inspecteurs d'académie ne sauvent les apparences de la discipline que par ce triste et piteux expédient : l'absence de commandement.

Le clergé laïque entend être à la fois intimement uni à l'État et séparé de lui, uni pour recevoir larges appointements et protection contre la concurrence, séparé pour tout le reste. En telle façon que les parlementaires, retenus sur la pente de l'aveu, se demandent *in petto* s'il ne conviendrait pas qu'ils se défendissent contre le clergé laïque plutôt qu'ils ne le défendissent contre le clergé catholique. D'où leurs lenteurs et leurs temporisations.

C'est l'instrument du monopole qui se brise dans la main des monopoleurs.

Une fois de plus, la preuve éclate-t-elle, qu'on n'enfreint pas, sans qu'elles ne se vengent, les lois fondamentales découvertes par la sociologie positiviste.

REMY ANSELIN.



La Vie à Landerneau-des-Lettres

DE L'ORIGINALITÉ D'APRÈS M. PÉDOPIDAS PUZLE

Parmi les simulateurs du mouvement à qui faisait allusion une de mes récentes chroniques, M. Pédopidas Puzzle occupe un rang estimable.

Il est de ceux dont on dit qu'on les aime, parce qu'on découvre en eux *un esprit inquiet et insatiable*. M. Pédopidas Puzzle, suisse-allemand venu à Paris pour s'y faire une position dans les Lettres, estime que le génie suisse-allemand doit absorber définitivement le génie français.

En conséquence, M. Pédopidas Puzzle est un homme tourmenté que rien ne peut satisfaire sinon l'agitation dans le vide.

M. Pédopidas Puzzle, membre influent de l'école esthétique : *les impossibilistes internationaux*, qui a des affiliés dans toute l'Europe et en Chine, rédige la *Revue des Lettrés du XXI^e siècle*, écrit des tragédies ultra-modernes en vers libres et confère dans les capitales européennes et même à Paris.

J'ai pu assister à l'une de ses dernières conférences. M. Pédopidas Puzzle avait choisi pour sujet : *De l'origi-*

nalité, et devant quelques douzaines de personnages fatals d'un sexe incertain, il parla :

« Mesdames, Messieurs, énonça-t-il, de ce fausset qui lui a valu de si grands triomphes auprès des dames des Palace-Hôtels, Mesdames, Messieurs, l'originalité n'est pas ce que les gens du commun pensent : le pouvoir inné à l'écrivain de génie, d'écrire naturellement des œuvres que tout le monde pourrait comprendre et qui apparaissent cependant comme neuves par je ne sais quel accent mystérieux de la langue, quel timbre inconnu de la musique des mots qui sont, à proprement parler, le style.

« Mesdames, Messieurs, l'originalité ne peut pas être quelque chose d'aussi simple, d'aussi irréductible, d'aussi spécial au génie, d'aussi étranger à l'effort du talent.

« Il faut être un barbare pour se contenter d'une explication qui ne dit rien d'autre que ceci : la pomme est le fruit naturel du pommier !

« A l'aube du vingtième siècle, la vieille idée mosaïque, d'arbres produisant des fruits selon leur espèce, ne peut plus passer pour une idée sérieuse. De tels arbres existent sans doute, mais pour nous, esthètes, ils ne sont pas intéressants.

« Le premier devoir d'un pommier qui prétend mériter notre suffrage est de produire des bananes ou des figues. En dehors de cette règle qui régit l'art aussi bien que la nature, tout est vain, et nous dirons d'un poète comme Victor Hugo, qui fit exactement ce qu'on pouvait attendre de lui, qu'il ne se distingue en rien du troupeau vulgaire des hommes.

« L'originalité commence exactement où le génie, cette

force instinctive, finit. Elle est fille de l'effort et de la contrainte, non de l'inspiration et de la liberté.

« Loin donc que le génie favorise l'originalité, il l'empêche, et nous pouvons poser hardiment la formule : l'écrivain original est celui-là et celui-là seul qui n'est doué d'aucun génie !

« En effet, Mesdames, Messieurs, l'homme qui a réellement quelque chose à dire, ne peut se servir que d'une expression naturellement adéquate à sa pensée, et bien que celle-ci soit née libre, dès qu'elle prétend se communiquer aux autres hommes, elle est obligée de se choisir les signes qui lui conviennent le mieux, et ce choix ne peut être arbitraire.

« L'homme qui n'a rien à dire, au contraire, peut le dire de toutes les manières possibles, et combiner selon sa fantaisie tous les signes du langage. En ce faisant, il arrivera toujours à des combinaisons nouvelles de mots et à des expressions d'autant plus originales qu'elles seront libérées de tout rapport avec la pensée humaine, ce lieu commun prétentieux.

« Lorsque Baudelaire écrit : *Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts*, nous sentons bien, nous sentons trop que ce qu'il exprime là, il n'était pas libre de l'exprimer autrement. Dans ce vers-formule, ce n'est pas Baudelaire lui-même qui parle, mais un certain esprit d'héroïsme éternel qui ne peut pas, étant d'hier autant qu'il est d'aujourd'hui, inaugurer la langue que l'on parlera demain.

« Un poète réellement sans génie, un vrai poète d'aujourd'hui, pour la seule raison qu'il sera impuissant à généraliser, et à tirer de ses sensations individuelles une

idée quelconque, saura dire d'une manière nouvelle les charmes précieux de l'horreur :

Je suis ivre du sang des tout petits enfants
Dont je fais chaque jour, selon le très vieux rite
Des messes noires, ma nourriture favorite,
Et mes instincts sont forts comme des éléphants.

« Et encore, Mesdames, Messieurs, vous l'avouerez-je, cette expression ne me satisfait pas pleinement. Sa nouveauté ne m'apparaît pas évidente ; et si je m'interroge pour en trouver la raison, je la vois dans ce qu'elle correspond à un état d'âme très rare sans doute, mais qui, ayant une existence et pouvant être éprouvé par d'autres hommes, tend par cela même à la banalité.

« Le but de l'art en général et de la littérature moderne en particulier est d'exprimer, de la manière la plus extraordinaire qui soit possible, les sensations les plus rares, les plus fugitives, en un mot, les moins existantes.

« Le poème que je vais vous citer, auquel je reproche d'être trop clair, est cependant digne de figurer dans les meilleures anthologies de la poésie que défend M. Gustave Kahn :

J'ai trois poux dans l'âme :
L'un est bleu ; l'autre, rose ; le troisième, vert.
Si je suis content, je n'en ai pas l'air ;
Et que l'on m'en loue ou que l'on m'en blâme,
Vivre en cette compagnie ce n'est pas un sort
Digne d'être mis en musique ;
Mais j'aime mieux, en moi, cette petite mort.
Qu'écrire des vers de forme classique !

« De ce poème, dont la constante rythmique est cinq, vous admirerez, comme il convient, la forme ingénieuse et savante, et, puisqu'il n'est pas donné à n'importe qui d'avoir trois poux dans l'âme, l'inspiration rigoureusement personnelle.

« Les grands ennemis de l'originalité dont je parle sont, bien entendu, la sincérité, l'enthousiasme, la spontanéité créatrice. Les poètes pressés par le démon intérieur, qui les oblige à s'exprimer comme il veut qu'ils s'expriment, ne peuvent absolument pas trouver les ingénieuses combinaisons verbales que les esthéticiens de l'impossibilisme préconisent. Il n'est pas en leur pouvoir de substituer des artifices intellectuels à l'inspiration. Et ainsi, ils écrivent des œuvres qui, ayant leur source dans la vie de l'âme, ressemblent fatalement à d'autres œuvres vivantes, au lieu de ne ressembler, comme elles le devraient, à rien de connu.

« Mesdames, Messieurs, je ne sais pas si vous l'avez remarqué comme moi : la forme physique de l'être humain ne commence à devenir passionnante, pour l'artiste, qu'au moment précis où la putréfaction s'y met.

« Observez un cadavre, qui se décompose, et dites-moi s'il n'y a pas en lui plus de variété de lignes et de couleurs que dans le corps vivant ?

« Comment alors ne pas regretter que la statuaire ne nous ait donné jusqu'à maintenant que des marbres coulés dans le moule banal de la forme spécifique ! Mais voici venir les temps bénis où la déliquescence aura enfin ses peintres, ses sculpteurs et ses poètes. Sur les ruines du palais de l'Unité, le Multiple érigera les colonnes torsées de ses temples sans portes ni fenêtres,

où le Symbole, trônant à la droite de l'Incompréhensible, révélera aux peuples prosternés les mystères sublimes du Néant inconditionnel et irrévocable.

« Le jour n'est pas loin qui verra dévoiler le sens profond de cette parole, devise secrète de chacun de nos contemporains : *Je ne pense pas, donc je suis.* »

De frénétiques applaudissements accueillirent la péroraison du discours de M. Pédopidas Puzle.

Cet homme modeste se déroba habilement aux ovations de ses amis pour se retirer dans sa demeure.

JEAN THOGORMA.



LES vivants sont toujours et de plus en plus gouvernés essentiellement par les morts. Cette irrésistible domination subjective représente la partie pleinement immuable de toute existence sociale. Son empire, déjà sensible dans la plus haute antiquité connue, s'est naturellement augmenté sans cesse. Aussi la prétention des'y soustraire constitue-t-elle aujourd'hui le principal symptôme de l'aliénation chronique vers laquelle tend de plus en plus la raison occidentale depuis la fin du moyen âge.

AUGUSTE COMTE.

Les Livres qui font penser

L'Élève Gilles, récit, par ANDRÉ LAFON, 3 fr. 50. (Perrin éd.). — La vie menue d'un jeune garçon de onze ans, dont le temps se partage entre le séjour à la campagne et l'internat dans un collège de province. Beaucoup de vérité et une grande délicatesse dans le tableau des émois de cette âme timide, à laquelle manque l'atmosphère de tendresse faute de quoi elle ne peut s'épanouir. Narration un peu grêle, sans fait saillant. Une grisaille souvent pâlotte et tout de même charmante, comme ces paysages qu'estompent les brumes légères de l'automne. La silhouette étrange d'un père atteint de folie traverse cette histoire, et sa mort tragique l'achève sur une secousse d'angoisse.

La limpide simplicité du style est très remarquable. J'ai noté d'exquis détails : tel celui de la vieille chatte du collègue qui vient se coucher sur le lit des élèves malades. Il y a encore, de-ci de-là, quelques brèves descriptions dont l'élégante sobriété fait de bien jolis morceaux.

L'auteur a publié antérieurement deux volumes de vers. Je ne les connais pas. Mais sa prose donne envie de les lire.

Jean Chapelain, étude historique et littéraire, par GEORGES COLLAS, 7 fr. 50. (Perrin éd.). — Il est question, dans ce livre, du fameux auteur de *la Pucelle* que Boileau malmena si durement. Le travail de M. Collas présente tous les caractères d'une étude consciencieuse, — trop consciencieuse même. Le sujet valait-il qu'on lui consacrat cinq cent-vingt-deux pages, de quarante lignes chacune ? Rien que la bibliographie occupe quarante-trois pages. De quoi remplir une vie de bénédictin !

Nous croyons qu'il s'agit d'une thèse de doctorat, élaborée sur les conseils d'un des gros mandarins de la Faculté des lettres. Ces bonshommes ne se contentent pas de vivre en parasites sur notre budget. Il faut encore qu'ils fassent gaspiller leur temps aux honnêtes travailleurs qui les prennent pour guides.

Petits Mémoires, par ÉMILE GEBHARDT, 3 fr. 50. (Bloud). — On a réuni, dans ce volume, une vingtaine d'articles disséminés en divers journaux ou autres périodiques. Ce sont des souvenirs personnels, où les anecdotes de voyage, en Grèce et en Italie, tiennent une large place.

Gebhardt, dans la dernière phase de sa carrière, — car on me dit que, au temps du Seize Mai, il donnait dans l'anticléricisme, — était de ces universitaires qui vous auraient fait aimer l'Université, et qui se donnaient pour mission, nullement prétentieuse, d'entretenir, en souriant, ce goût de la finesse et de la mesure qui passait jadis pour caractéristique de l'esprit français. Il avait, sur ses pareils trop voltairiens, la supériorité de comprendre le moyen âge et le catholicisme, tout en gardant son indépendance à l'égard de la foi révélée. Il était aussi un peu poète, chose qui fut toujours très rare dans le personnel de nos facultés. Je le vis une fois à la Sorbonne, au cours d'une soutenance de thèse sur *Fouché*. Après que MM. Aulard et Lavisce eurent bien rabroué le candidat, à seule fin de lui faire sentir qu'une « épreuve » ne va jamais sans quelques mortifications, Gebhardt se contenta d'exprimer le souhait que la thèse, en devenant ouvrage de librairie, s'ornât d'un portrait du duc d'Otrante en grand costume. Ce disant, sa main s'agitait autour de sa tête, pour simuler le mouvement des panaches, et il ne formula nulle autre observation.

Si vous êtes en quête d'une lecture de délassement, lisez ses *Petits Mémoires*. Vous vous promènerez à Athènes un jour de révolution, à Rome la veille de Mentana, à Nancy au temps où la Cour d'appel comptait de si drôles d'originaux parmi ses conseillers, voire à la Sorbonne de 1857, époque

fabuleuse où la Faculté des lettres de Paris n'avait que douze cours, au lieu de soixante-quinze aujourd'hui.

Pour ma part j'ai pris beaucoup de plaisir à ces voyages rétrospectifs, sous la conduite de l'excellent cicerone dont la spirituelle malice se tempère toujours de bonhomie.

Contes et fantaisies, par ÉMILE GEBHARDT, 3 fr. 50. (Bloud, éd.) — Ce volume offre un intérêt moindre que le précédent. Gebhardt s'était essayé sur le tard à la littérature d'imagination, et on s'en aperçoit.

Il en est pourtant de jolis, parmi ces contes. Je citerai *le Petit Noël de Toto*. Toto, jeune et unique fils d'un homme veuf, qui se trouve être un savant, est élevé sans religion; car le père veut le laisser libre de choisir plus tard celle qu'il voudra. Mais le bambin aurait bien envie d'aller à la messe, pour faire comme ses camarades. Les ayant entendu parler du petit Jésus, le voilà qui, la veille de Noël, place furtivement ses souliers dans la cheminée. Le père comprend alors l'utilité relative de la théologie, et, après avoir rempli lui-même la fonction traditionnelle du petit Jésus, il décide que Toto suivra le catéchisme... Ce conte pourrait être signé d'un positiviste.

Formation historique de la nationalité brésilienne, par OLIVEIRA LIMA. (Garnier, éd.) — Ce qu'on peut apprendre sur le Brésil, même sans sortir de son cabinet, compose un tableau fort intéressant. Découvert par des navigateurs portugais au début du seizième siècle, il vit bien vite accourir les chercheurs d'or et les planteurs de cannes à sucre, en même temps que les missionnaires de la Société de Jésus, lesquels se chargeaient d'intervenir entre conquérants et conquis, pour adoucir la brutalité des uns et infuser aux autres la doctrine chrétienne, fleur morale et religieuse de la civilisation occidentale. Durant trois siècles, la double entreprise temporelle et spirituelle se poursuit, sans autres incidents que certaines tentatives de la France et des Pays-Bas, pour disputer cette contrée au Portugal; mais, à la distance où nous sommes,

les luttes fort circonscrites qui s'engagèrent à ce propos n'offrent aucun caractère de gravité.

Les conquêtes de Napoléon eurent là-bas des répercussions inattendues. Jean VI, chassé de Lisbonne, se réfugia à Rio. Pendant treize ans, il administre avec sagesse cette vaste colonie et lui donne, avec des habitudes d'ordre, tous les avantages d'un royaume indépendant. Aussi, quand le Brésil se détache de la métropole, il se donne un empereur de la maison de Bragança, Pedro I^{er}, lequel sera remplacé par son fils Pedro II, et celui-ci aura un règne de cinquante années, c'est-à-dire tout le temps nécessaire pour apporter beaucoup de continuité dans l'administration des affaires publiques.

La perspective de voir la couronne impériale échoir à une femme fut la principale cause de la révolution républicaine de 1889. Mais, là encore, les profondes secousses furent évitées, et, si les utopies démocratiques gagnèrent quelques avantages, on n'oublia pas complètement que le pouvoir personnel demeure la meilleure garantie de l'ordre comme du progrès. L'Église fut séparée de l'État, mais nullement spoliée comme chez nous ; la liberté de l'enseignement ne souffrit aucune atteinte ; on se garda de faire le moindre mal aux congrégations ; et, aujourd'hui, ces républicains d'hier proclament, sans se faire prier, que leur dernier souverain leur rendit des services considérables.

Le Brésil nous apparaît de la sorte comme un heureux pays, dont l'évolution ne fut jamais troublée par ces violences tragiques qui laissent de lamentables ruines après elles. Ce qu'il y avait de meilleur dans les enseignements de la théologie s'y perpétue sous la forme de vénérables traditions humaines. L'industrie s'y développe, mais pas assez vite pour engendrer ces mœurs inquiétantes qui, ailleurs, font songer à une nouvelle barbarie. Enfin, aucun puissant voisin ne lui impose de soucis aigus touchant la sauvegarde de son indépendance. Nous ajouterons que les conceptions fondamentales du positivisme et surtout les habitudes mentales qu'elles supposent gagnent chaque jour du terrain dans ce coin de la

planète et que ce n'est pas une des moindres garanties de prospérité qu'on puisse envier à ses habitants.

Toutes ces choses, nous les savions un peu. Mais l'ouvrage de M. Oliveira Lima précise avec bonheur les notions que nous avons sur sa patrie. Il a voulu la faire aimer des Français. Nous pouvons lui dire qu'on ne saurait mieux s'y prendre pour atteindre ce but.

Monsieur de Nugbo, philosophe, par GONZAGUE TRUC, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — Tout rempli de dialogues et de monologues coupés par de menues scènes ou par des descriptions, cet ouvrage offre quelque parenté avec les fantaisies similaires d'Anatole France. L'auteur a eu l'ambition de faire le tour des idées et les chapitres ont des titres comme ceci : « *De Re publica* », « De l'amour », « De la méthode », « Les systèmes ». On y invoque Héraclite, Platon, Plotin, Descartes, Spinoza et même M. Bergson (mais pas Auguste Comte). La pluralité des discoureurs permet l'exposition des thèses les plus opposées. Beaucoup de verbalisme soigné, apprêté même, mais assez peu de pensée véritable ; un scepticisme élégant, mais plus sain et moins sec que celui de M. France : telle est la note qui domine dans ces pages fort bien écrites et parfois amusantes.

La conclusion ?

Au dernier chapitre, « Tristan », les méditations de M. Nugbo prennent pour point de départ le célèbre opéra de Richard Wagner, et cette musique douloureusement aphrodisiaque l'amène naturellement au pessimisme. « Notre vie s'écoule à parcourir une île où les routes semblent toujours conduire à des continents désirés, mais, après maints détours, débouchent irrémisiblement en face de la mer... » J'aurais préféré que l'auteur s'arrêtât sur le chapitre précédent où, une petite aventure féminine étant survenue à son philosophe célibataire, celui-ci s'écrie : « Vivre n'est pas seulement souffrir... c'est vibrer à tout vent, comme les fils d'acier tendus par notre impatience à travers la campagne. »

Cet ouvrage semble être un début. Il n'annonce pas un

penseur ; mais il révèle un artiste qui semble bien doué pour « vibrer à tout vent », ce qui est la grande affaire des artistes. Si les dialogues et monologues sont souvent fastidieux, je me suis délecté aux scénettes et tableaux qui les relient. En voici un exemple. Nous sommes au bord de la mer : « Hier, au sortir du bain, une jeune fille peignait ses cheveux sur le sable. Ses bras nus agitaient comme une oriflamme la masse blonde. Elle s'écria soudain d'une voix claire : *La mer est belle ce matin !* Et ces mots si simples coururent sur le flot, pareils au son d'une cloche d'argent... » Si tout le livre était de ce ton-là, on aurait envie d'écrire le mot chef-d'œuvre.

L'École primaire en France sous la troisième République, par JOSEPH VAUJANY, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — L'auteur s'est donné la peine de dépouiller, dans le *Journal officiel*, les discussions qui précédèrent le vote des lois scolaires. « Nous voulons remettre la surveillance et la direction de l'enseignement dans les mains de l'État, parce que l'enseignement est matière d'État. » Ainsi s'exprimait Jules Ferry, en 1880. Mais il se gardait de justifier son prétendu principe. Il affirmait, il redoublait d'affirmation, et sans doute il frappait du poing sur la tribune : c'étaient tous ses arguments. Et ses soutiens politiques faisaient comme lui. Ils reprenaient la formule ; ils la tournaient et la retournaient en tous sens ; ils y ajoutaient des adjectifs et des adverbes ; ils y remplaçaient certains mots par leurs équivalents : mais ils n'abordaient point la démonstration du principe. Personne, parmi eux, n'eut la franchise de donner la vraie raison, qui était la raison du plus fort.

Voilà l'école laïque fondée. Alors s'ouvre un autre débat. Quelle morale y enseignera-t-on ? Belle occasion pour les politiciens de s'ériger en docteurs ès sciences philosophiques ! Ils citent Zoroastre, Confucius, Kant, voire Jésus-Christ. Henri Martin et Jules Simon plaident pour l'existence de Dieu. M. Léon Bourgeois, qui se plut toujours aux attitudes de penseur, réclame « l'éducation par la Raison ».

D'autres demandent à mettre « l'immortalité de l'âme » dans le texte de la loi, avec le naïf espoir que l'avenir des idées spiritualistes s'en trouvera sauvegardé. Seul, Paul Bert garde quelque bon sens, lorsqu'il exprime le souhait que la morale ne soit pas l'objet d'un enseignement spécial. Aussi, nul ne l'écoute.

Le résultat fut la neutralité. On la respecta tant bien que mal jusqu'aux environs de 1900, époque où le sens ancien du mot fut changé en celui d'hostilité religieuse. Dans le résumé — un peu trop bref — que M. Vaujany nous donne de cette nouvelle phase, j'ai retrouvé, chez nos apôtres laïques, la prétention d'asseoir la morale sur la Justice et la Vérité (avec les inévitables majuscules). J'y ai trouvé aussi que certains, comme Berthelot, se préoccupaient de lui donner des bases scientifiques. Mais, ces bases, c'est le positivisme seul qui les a constituées. La science positive démontre que l'enfant répète l'évolution de l'espèce tout entière et qu'il passe nécessairement par une phase théologique. Une culture théologique lui convient donc à un certain âge. Mais, comme il y a d'importantes distinctions à faire là-dessus, comme tels individus s'affranchissent très tôt de la croyance à la Divinité, tandis que tels autres la garderont toute leur vie, l'État, qui ne peut entrer dans les détails, n'a qu'à ne pas s'occuper de ces choses-là et à laisser faire les familles.

M. Vaujany revendique, pour les catholiques, le droit d'avoir des écoles où l'atmosphère générale sera franchement catholique. Apprenons-lui, s'il l'ignore, que les positivistes pensent comme lui et vont plus loin que lui. Ils veulent la séparation des écoles et de l'État. On peut, demain, supprimer le budget de l'instruction publique aussi brutalement que fut supprimé celui des cultes. Dans un pays de vieille civilisation, comme le nôtre, l'opération se fera sans aucun danger. Les sociétés privées, religieuses ou autres, auront vite fait de nous donner beaucoup mieux que ce qui existe présentement.

ANTOINE BAUMANN.

penseur ; mais il révèle un artiste qui semble bien doué pour « vibrer à tout vent », ce qui est la grande affaire des artistes. Si les dialogues et monologues sont souvent fastidieux, je me suis délecté aux scénettes et tableaux qui les relient. En voici un exemple. Nous sommes au bord de la mer : « Hier, au sortir du bain, une jeune fille peignait ses cheveux sur le sable. Ses bras nus agitaient comme une oriflamme la masse blonde. Elle s'écria soudain d'une voix claire : *La mer est belle ce matin !* Et ces mots si simples coururent sur le flot, pareils au son d'une cloche d'argent... » Si tout le livre était de ce ton-là, on aurait envie d'écrire le mot chef-d'œuvre.

L'École primaire en France sous la troisième République, par JOSEPH VAUJANY, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — L'auteur s'est donné la peine de dépouiller, dans le *Journal officiel*, les discussions qui précédèrent le vote des lois scolaires. « Nous voulons remettre la surveillance et la direction de l'enseignement dans les mains de l'État, parce que l'enseignement est matière d'État. » Ainsi s'exprimait Jules Ferry, en 1880. Mais il se gardait de justifier son prétendu principe. Il affirmait, il redoublait d'affirmation, et sans doute il frappait du poing sur la tribune : c'étaient tous ses arguments. Et ses soutiens politiques faisaient comme lui. Ils reprenaient la formule ; ils la tournaient et la retournaient en tous sens ; ils y ajoutaient des adjectifs et des adverbes ; ils y remplaçaient certains mots par leurs équivalents : mais ils n'abordaient point la démonstration du principe. Personne, parmi eux, n'eut la franchise de donner la vraie raison, qui était la raison du plus fort.

Voilà l'école laïque fondée. Alors s'ouvre un autre débat. Quelle morale y enseignera-t-on ? Belle occasion pour les politiciens de s'ériger en docteurs ès sciences philosophiques ! Ils citent Zoroastre, Confucius, Kant, voire Jésus-Christ. Henri Martin et Jules Simon plaident pour l'existence de Dieu. M. Léon Bourgeois, qui se plut toujours aux attitudes de penseur, réclame « l'éducation par la Raison ».

D'autres demandent à mettre « l'immortalité de l'âme » dans le texte de la loi, avec le naïf espoir que l'avenir des idées spiritualistes s'en trouvera sauvegardé. Seul, Paul Bert garde quelque bon sens, lorsqu'il exprime le souhait que la morale ne soit pas l'objet d'un enseignement spécial. Aussi, nul ne l'écoute.

Le résultat fut la neutralité. On la respecta tant bien que mal jusqu'aux environs de 1900, époque où le sens ancien du mot fut changé en celui d'hostilité religieuse. Dans le résumé — un peu trop bref — que M. Vaujany nous donne de cette nouvelle phase, j'ai retrouvé, chez nos apôtres laïques, la prétention d'asseoir la morale sur la Justice et la Vérité (avec les inévitables majuscules). J'y ai trouvé aussi que certains, comme Berthelot, se préoccupaient de lui donner des bases scientifiques. Mais, ces bases, c'est le positivisme seul qui les a constituées. La science positive démontre que l'enfant répète l'évolution de l'espèce tout entière et qu'il passe nécessairement par une phase théologique. Une culture théologique lui convient donc à un certain âge. Mais, comme il y a d'importantes distinctions à faire là-dessus, comme tels individus s'affranchissent très tôt de la croyance à la Divinité, tandis que tels autres la garderont toute leur vie, l'État, qui ne peut entrer dans les détails, n'a qu'à ne pas s'occuper de ces choses-là et à laisser faire les familles.

M. Vaujany revendique, pour les catholiques, le droit d'avoir des écoles où l'atmosphère générale sera franchement catholique. Apprenons-lui, s'il l'ignore, que les positivistes pensent comme lui et vont plus loin que lui. Ils veulent la séparation des écoles et de l'État. On peut, demain, supprimer le budget de l'instruction publique aussi brutalement que fut supprimé celui des cultes. Dans un pays de vieille civilisation, comme le nôtre, l'opération se fera sans aucun danger. Les sociétés privées, religieuses ou autres, auront vite fait de nous donner beaucoup mieux que ce qui existe présentement.

ANTOINE BAUMANN.

Passé, présent et avenir social. Conceptions et prévisions d'Auguste Comte, par ADRIEN ROUX, 6 francs. (Georges Crès, éd.). — Voici un excellent résumé des principaux ouvrages d'Auguste Comte et que je recommande particulièrement à ceux qui n'osent ou ne peuvent entreprendre l'étude de l'œuvre totale.

L'auteur n'a pas composé son livre. Après une brève notice biographique sur Auguste Comte, il s'est borné à suivre, d'abord les premiers opuscules, puis le *Cours de philosophie positive*, enfin le *Système de politique positive* et le premier volume de la *Synthèse subjective*.

Mais si c'est plus qu'il n'en faut pour disposer le cœur à sympathiser avec le positivisme, ce n'est pas assez pour amener l'esprit à le comprendre. Cela ne saurait dispenser ceux qui veulent traiter des questions sociales ou exercer une influence intellectuelle et morale d'étudier l'œuvre même de Comte. Dans sa préface, en parlant de cette œuvre, M. A. Roux le déclare à ses lecteurs en ces termes : « Voyez ce que j'y ai trouvé, voici un exemple de ce que vous-même y pourrez trouver ; les heures consacrées à la méditation de telles pages sont d'un prix inestimable, et je voudrais que cet aperçu vous décidât à les étudier à fond. »

Encore qu'il écrive judicieusement : « J'estime qu'il est d'un haut intérêt public d'essayer de mettre en lumière, de dégager cette œuvre initiale de puissante originalité de celle de continuateurs ardents et loyaux, mais dont les efforts n'ont encore abouti qu'à de faibles résultats », M. Roux n'est d'ailleurs qu'un positiviste incomplet. Il a conservé cette tournure d'esprit commune au romantisme littéraire et à la pédantocratie universitaire, si répandue au siècle dernier, — il est resté déiste, de ce vague déisme qui permet à l'intelligence et au sentiment de divaguer sans gêner d'aucune manière les plus égoïstes instincts. A. Comte considérait avec raison que cette disposition mentale était celle qui s'opposait le plus, après le matérialisme et l'athéisme, à la cohérence, à l'ordre, — et donc au positivisme. Le cas de M. Roux nous prouve que le positivisme peut rallier même les déistes.

Le Repentir, par CHARLES DE POMAIROLS, 3 fr. 50. (Plon-Nourrit, éd.). — Elles sont rares, aujourd'hui, les œuvres d'imagination dont on peut dire qu'elles font autant de bien par la pensée qui les inspire que de joie pour la forme qui leur est donnée. *Le Repentir* en est une. M. de Pomairols est à la fois un artiste et un penseur. Et il est l'un et l'autre dans la sincérité de ses émotions.

Son dernier roman est supérieur au précédent, *Ascension*, dont il a été parlé ici même, — et parce qu'il est plus humain. Une jeune fille, très belle et très pure, aime en secret un jeune homme qui a tous les dons d'un saint. Mais tant de richesses ne sont pas pour la terre et ses créatures. Élise apprend qu'Abel se consacre à Dieu. Après un mouvement de révolte, chrétienne, elle se soumet. Un voisin, jeune, riche, frivole, l'aime. Elle le repousse. Maurice retourne à Paris et à ses plaisirs. C'est un fils du temps, ni pire ni meilleur, plutôt meilleur même que les autres. Avec une mère qui a trouvé plus commode de le gâter que de l'élever, il ne croit qu'au droit de se payer des plaisirs avec l'argent. Son père meurt en lui laissant une petite fortune, mais en faisant jurer à la mère de résister désormais aux sollicitations de Maurice. Comme l'avait prévu le père, Maurice a vite fait de dilapider l'héritage, et il a recours à sa mère. Celle-ci lui apprend le serment qu'elle a fait et qu'elle tiendra. Furieux, Maurice se dit à lui-même : « Quand on est ainsi gouverné par les morts, eh bien ! on n'a qu'à aller les rejoindre ! » Là-dessus, sa mère tombe gravement malade. Elle est en danger de mort. Et, toujours pressé par ses besoins d'argent, Maurice se surprend à penser que cette mort arrangerait ses affaires. C'est ici que ce drame humain du repentir commence. Le mauvais fils s'épouvante de lui-même. Il tremble que son souhait criminel, deux fois formulé, s'accomplisse. Enfin, grâce à ses soins, sa mère est sauvée. Mais le remords le poursuivra. Maurice n'a plus de repos. Tout lui montre son ignominie. Parricide en pensée, il ne se place pas très au-dessus d'un parricide d'acte. Il s'est confessé à Abel, et celui-ci a appris ensuite qu'il aimait Élise et qu'Élise pouvait guérir

cette âme douloureuse. Elle se laisse tenter par cette bonne œuvre et se prend ainsi d'amitié pour le malheureux Maurice. Mais quand celui-ci lui avoue sa faute, il lui fait horreur et elle se sauve... Maurice retombe au désespoir. Mais ce sera pour se relever par la charité et l'héroïsme. Par là, il reconquiert le cœur de sa fiancée.

M. Charles de Pomairols est catholique. Mais, dans sa jeunesse, il a fréquenté chez les positivistes, et son catholicisme s'est enrichi de deux idées sociales fécondes : le culte de la terre et l'obéissance aux morts. Comme dans *Ascension*, ces deux idées sont fortement exprimées ici.

A travers les ronces, par B. JOUVIN, 2 fr. 50. (Bloud, éd.). — Paroles de réconfort adressées par une chrétienne à ses sœurs isolées, délaissées, qui travaillent. Et c'est fort bien. Mais ce serait mieux peut-être de chercher à diminuer le nombre de celles qui ont besoin d'être réconfortées. Avec la barbarie matérialiste montante, ce nombre s'accroît de plus en plus. Et c'est lutter pour la civilisation que de dénoncer la monstruosité sociale de l'exploitation industrielle de la femme. Savoir supporter la cruelle déchirure des ronces est bien : c'est ce que le christianisme et le positivisme enseignent. S'employer à les arracher est mieux : c'est ce que le positivisme seul prescrit comme un devoir, en nous montrant comment notre effort peut être le plus efficace.

La Mystique divine, diabolique et naturelle des théologiens, par le docteur H. THULIÉ, 7 fr. 50. (Vigot, éd.). — La publication de cet ouvrage important n'aura pas le retentissement qu'elle eût eu il y a trente ans. On le sait, malgré la fondation du positivisme, de 1860 à 1880, il y eut une brusque rétrogradation intellectuelle vers le matérialisme, qui entraîna même certains positivistes incomplets, insuffisamment libérés de la métaphysique.

M. le docteur H. Thulié appartient à cette génération intellectuelle pour qui Louis Büchner était un penseur. Il en a conservé les préjugés caducs, les méthodes simplistes, les

affirmations et surtout les négations présomptueuses et quelque peu grossières. Alors que la sociologie reconnaît qu'il n'y a pas de pensée, pas d'action, pas de sociabilité ni de civilisation sans crédit, sans foi, il écrit avec assurance : « La crédibilité est une faiblesse de l'organe de la cérébration. Ce n'est pas une fonction intellectuelle, c'est au contraire une absence de fonctions, c'est un état passif du cerveau qui subit aveuglément la pénétration des idées imposées. » Mais lui-même il croit dur comme fer que l'homme descend d'un anthropoïde perfectionné, que les religions ont été inventées par les curés, afin de « cultiver l'imbécillité humaine pour en récolter des revenus et le pouvoir », que la négation de Dieu constitue une grande supériorité de l'intelligence sur l'affirmation de Dieu, enfin que la science nous donne ou nous donnera l'explication de tout, etc...

Il retarde. Depuis la mort de Comte, le positivisme a continué, lentement mais sûrement, de pénétrer par infiltration les esprits les plus réfractaires ; le catholicisme, de son côté, rallie tous ceux qui ont des besoins d'absolu. Le positivisme a fait son entrée dans cette citadelle de la métaphysique qu'est la Sorbonne. La métaphysique elle-même en est influencée. Les discours d'un Bergson en sont un témoignage éclatant. Le matérialisme n'ose plus s'avouer que dans les loges ou les comités radicaux-socialistes des plus lointaines provinces.

Ce qui manque aux matérialistes, c'est, moralement, l'esprit d'amour, et c'est surtout, intellectuellement, l'esprit de finesse. Leur psychologie est par trop rudimentaire.

Or, M. le docteur Thulié s'est proposé ici de traiter une des questions les plus délicates de la psychologie. Il ne pouvait que s'y embrouiller. Des matériaux accumulés avec patience ne suppléent point une lumière ni une doctrine.

On l'entend bien, pour cet auteur, les mystiques sont des hystériques ou des fous. C'est trop facile. De ce que certains phénomènes névropathiques prennent l'aspect des manifestations mystiques, il ne s'ensuit nullement qu'ils soient de même nature. L'héroïsme, le génie comme la sainteté, ont

souvent aussi les apparences de la folie, et quelques matérialistes n'ont pas hésité à conclure qu'ils étaient des manifestations, plus ou moins heureuses, de la folie. Cela ne peut plus se soutenir aujourd'hui. Un psychologue averti, M. l'abbé Jules Pacheu, dans un livre remarquable, *l'Expérience mystique et l'Activité subconsciente*, a montré que les vrais mystiques, pour être de grandes forces morales, étaient des forces équilibrées, disciplinées et appliquées à une action positive. La plupart furent de grands organisateurs. Un Loyola est un maître de la politique positive. Il y a l'obsession morbide du psychasthénique et il y a la contention, la puissante ténacité du héros et de l'homme de génie. Le scrupule, dans le sens psychiatrique, n'est pas la vertu. Encore moins la sainteté. Tous les directeurs de conscience le savent. Mais comment le matérialiste, qui ne voit que ce qui se voit, pourrait-il ne pas s'y tromper ?

M. le docteur H. Thulié nous dit : « Les phénomènes mystiques effectifs sont des phénomènes pathologiques qui constituent le syndrome du délire systématisé à forme expansive, ou théomanie. » Et avec Krafft-Ebing, il ajoute : « La terreur religieuse est un véritable équivalent clinique de l'instinct sexuel surexcité. La propension à s'adonner à des exercices religieux est, pour lui, au point de vue organique, parente de l'impulsion sexuelle. » Ici, je ferai à l'auteur le grave reproche de mêler dans les nombreux faits qu'il rapporte, avec plus d'abondance que de discernement, les vrais mystiques aux faux, les génies moraux aux fous moraux. L'Église a su distinguer, trier. Elle a beaucoup plus condamné de mystiques qu'elle n'en a béatifiés. Il est bien fâcheux que toute la science de l'auteur n'en sache pas là-dessus autant que la foi. Ici encore, le théologisme se montre supérieur au matérialisme, et plus compréhensif, plus humain.

Au reste, les superstitions de cet irréductible ennemi des superstitions sont bien étranges. Il nous dit : « Bien que la séparation des Églises et de l'État ait diminué le danger des idées mystiques... » Quel rapport peut-il bien découvrir entre

la vie des âmes et certaines dispositions législatives ? Il n'y a d'évident que ceci : si la séparation avait été effectuée loyalement, sans arrière-pensée de persécution, d'usurpation et de pillage, elle eût restitué au pouvoir spirituel son indispensable et bienfaisante influence, — et en France, il faut bien le reconnaître, présentement, le catholicisme seul est assez organisé et assez puissant pour l'exercer efficacement.

M. le docteur Thulié nous dit encore : « Bien que l'instruction plus abondamment répandue doive arracher beaucoup d'esprits à la domination du surnaturel... » Et il ajoute : « Les superstitions seront supprimées par la généralisation du savoir. » Sans doute, il ne compte pas ses propres superstitions. Quoi qu'il en soit, contrairement à son assertion, jamais il n'y a eu tant de tireuses de cartes, de nécromanciens et de sorciers en tout genre, y compris le genre électoral, que depuis qu'on abêtit les petits Français dans les écoles sans Dieu. Les superstitions du spiritisme sont plus incohérentes, plus stupides, plus basses que celles des nègres les plus abrutis du Congo, et il se propage d'une manière effrayante, non seulement chez les cuisinières formées par la laïque, mais même dans les laboratoires des facultés et les académies. La diffusion inquiétante des insanités de l'occultisme, de l'ésotérisme et de la théosophie devrait faire réfléchir aussi notre auteur.

Mais sa dose de « crédibilité » dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Son aveugle optimisme est touchant. Pour être d'un mystique de la science, les dernières lignes de son livre sont un précieux document pour le psychologue et le sociologue. C'est à ce titre que nous les reproduisons. Elles se passent de commentaire. « L'esprit humain, par ses efforts constants, par son travail objectif de toutes les minutes est arrivé à des résultats qui ont transformé l'humanité. L'homme a doublé le jour, lutté de vitesse avec les vents les plus rapides, marché victorieusement contre eux, il a transmis instantanément sa pensée à l'autre extrémité de la terre ; enfin il vient de se donner des ailes. Voilà les résultats du travail de l'homme. Comparez ce qu'a donné son génie avec ce qu'ont produit les révélations divines : ici l'élévation éblouis-

sante de l'humanité, là les haines religieuses, les persécutions, les massacres, la négation de vérités indéniables. La science a fait de l'homme un véritable dieu de plus en plus maître du temps par la rapidité de ses relations, maître de la lumière, maître de la foudre, s'adaptant à tous les milieux et comme Protée pouvant vivre et naviguer sous les mers comme voler dans l'espace aérien. Les religions n'ont pas fait faire un pas à l'humanité ; la science a divinisé l'homme. »

Cet extrait suffira pour montrer à nos lecteurs ce qu'ils peuvent trouver dans ce livre.

Ce n'est pas à dire que ce soit un ouvrage dénué de valeur. L'auteur y a certainement beaucoup travaillé. Il a réuni là beaucoup de matériaux qui pourront servir à quelques chercheurs pour en tirer d'autres conclusions. De plus, ce livre est bien écrit et se lit avec agrément.

Essai sur l'art et la psychologie de Maurice Barrès, par JACQUES JARY, 2 francs. (Émile-Paul, éd.). — « A quinze ans, je lisais Barrès des heures durant, et cette lecture excitait mon imagination, mes instincts, mon intelligence », — on voit assez, par là, comment ce jeune enthousiaste peut analyser son héros. Je ne dis pas son maître, car Barrès, s'il exalte, ne discipline pas.

Dans un avertissement mélancolique, M. Jacques Jary écrit : « Mon cœur sonne le tocsin funèbre d'une existence voluptueuse et fine. Il faut dire adieu aux présomptions mystiques d'une jeunesse indolente et musicienne, à la culture des nerfs et à l'inaction. » Sans s'en douter, ici, l'auteur fait un des plus gros reproches qu'on puisse faire à Barrès. Et peut-être est-il injuste. Il est bien vrai pourtant que ce charmant esprit ne peut subjuguier aussi complètement l'homme qui en est à penser, agir et aimer que l'adolescent qui ne veut que sentir et « cultiver ses nerfs ».

Néanmoins, depuis *les Bastions de l'Est*, il semble que cette influence s'élargisse ; mais ce sera sans doute pour perdre de son empire sur les adolescents qu'attire la volupté de souffrir.

Cet ouvrage intelligent d'un jeune raffiné est plus qu'un

livre agréable, c'est un témoignage de la nouvelle génération, un document psychologique.

Greco ou le secret de Tolède, par MAURICE BARRÈS, avec vingt-quatre illustrations, 3 fr. 50. (Émile-Paul, éd.). — On ne saurait dire quel est le chef-d'œuvre de ce magnifique artiste qu'est Barrès. Ce qu'on vient de lire de ses ouvrages paraît toujours ne pouvoir être égalé, même par lui.

Un peintre, qui fut peut-être fou, ici, ressuscite les morts, ranime une ville en décombres. Maurice Barrès nous a dit l'orgueilleuse splendeur de Venise : la beauté de Tolède est plus discrète. Il faut la découvrir. Et c'est Greco qui nous donne le secret de Tolède et de cette « terre africaine », cette « terre écorchée », où cependant « tout manifeste une volonté implacable d'être de la beauté », — Greco commenté par Barrès.

La fièvre dont brûle le Greco, c'est celle dont les âmes de ce peuple se consumaient à la fin du seizième siècle. « Visionnaire », « lunatique », si l'on veut. Mais « ce n'est pas un dément, c'est un homme à obsessions ». Il ne voit que le divin. « Et l'on a dit qu'il était fou !... Attention ! Tout simplement, c'est un catholique espagnol ; je veux dire qu'il réalise une certaine qualité de sublime, que peuvent produire toutes les nations catholiques, mais auquel l'espagnole attache son nom. » Ainsi, quand il peint, ce Crétois est castillan. Son génie, « c'est de penser à l'espagnole ». D'ailleurs, il vint à Tolède pour « y trouver des modèles et une manière de sentir qui s'accordait avec sa nature ». C'est que la société vivait alors d'une forte discipline. Dans une société relâchée, les éléments étrangers, au lieu de s'agréger, sont des ferments de décomposition vraiment trop actifs. Et cette observation ne s'applique pas qu'au Greco. A propos de la cathédrale de Tolède, le nationaliste Maurice Barrès nous dit : « Dans cet édifice gothique, commencé par un architecte français, sous le règne d'une princesse française, tous les ateliers de l'Europe sont venus travailler, et pourtant je connais par tous mes sens que je suis en Espagne. »

Les tableaux du Greco répètent les plus grandes paroles d'amour mystique qui aient été prononcées : « Je meurs de ne pas mourir... Souffrir ou mourir. » Et Maurice Barrès écrit : « Ses toiles complètent les traités de sainte Thérèse et les poèmes de saint Jean de la Croix. Elles initient à la vie intérieure des dignes Castillans. Aucun livre n'en donne une idée aussi complète, aussi neuve. Nous y voyons mieux que les traits des morts : leurs rêves, leurs songeries... S'il ne me tenait compagnie, je ne sentirais aucune âme ; dans cette ville près de tomber en poussière, j'ignorerais avec quelle étoile les Tolédans étaient accordés. Quand je parcours leur cathédrale, c'est par Greco que je connais de quel émoi ils la remplissaient... J'aimerais moins les décombres de Tolède si je ne voyais, grâce au Greco, les couleurs et les grandes lignes du mysticisme qu'ils ont abrité. Mieux que personne, le Crétois, élève de Venise, a saisi le secret de Tolède... Chacun de ses personnages extraordinaires porte au fond de la conscience le même principe d'espoir, d'ardeur et de détachement. Ce sont des êtres qui vivent du divin. Voyez-les se suspendre à Dieu. Ils l'aspirent à soi et aspirent à lui. Tout chez eux est significatif de l'Eucharistie. Les dogmes catholiques sont la pensée constante de l'Espagne... Tous les modèles du Greco psalmodient la louange de l'Immaculée-Conception et de la Présence réelle. Son esthétique, c'est l'enthousiasme de la Communion. Ces corps qui semblent s'étirer vers le ciel, ce sont des âmes qui se purifient, se transforment. Sur les ruines de l'égoïsme vaincu, elles gagnent les royaumes de l'esprit. Le pénitent passionné, avide d'infini, s'élance affranchi, allégé vers son Dieu. »

Une âme, cela ne se voit bien que par une âme. Toute la beauté de Tolède est dans son âme, — celle que lui a faite le catholicisme. Et c'est pourquoi le Greco nous révèle si bien cette beauté toujours vivante. Il convient de citer encore, pour la recette psychothérapique qu'elles contiennent, les dernières lignes de ce beau livre : « C'est ainsi que bien souvent, au hasard de mes promenades, j'ai vu dans Tolède les mouvements les plus naturels de cette vie mystique dont Greco

fut le peintre. J'ai vu respirer, d'une manière familière, une vie toute pénétrée d'humilité et de lyrisme, et j'eus à la portée de la main le jeu des plus hautes et des plus paisibles facultés spirituelles. De tels états ne semblent pas compatibles avec la grande civilisation et par exemple avec l'emploi de chef de gare. Mais ils laissent dans Tolède une atmosphère où plus d'un, qui ne s'en doute pas, gagnerait à fréquenter. »

Une grave question de l'éducation des jeunes filles : la chasteté, par FRANÇOISE HARMEL, 2 fr. 50. (Perrin, éd.). — Ce livre s'adresse aux mères, pour dénoncer le « préjugé funeste de l'ignorance systématique ». Il enseigne que si la pureté est une force, « cette force consiste à dominer le mal, et non pas à l'ignorer ».

C'est une méthode. Elle est bonne en général. Elle peut être dangereuse dans certains cas. Les mères seules savent ce qu'elles doivent dire, et comment. Ce livre utile les aidera dans leur décision.

Pour Mme Françoise Harmel, « la dix-huitième année paraît la limite extrême jusqu'où l'on puisse reculer l'initiation. Dans tous les cas, une jeune fille ne quittera jamais la maison maternelle pour aller vivre au dehors sans l'avoir reçue complète. » Une forte éducation religieuse facilitera beaucoup cette tâche délicate de la mère et préservera la jeune fille des dangers d'une révélation malencontreuse.

Livre courageux, et d'autant plus qu'il est et devait être écrit par une femme. Malheureusement, on y peut lire ceci : « Relever les salaires féminins là où ils sont insuffisants, moraliser l'ouvrière, faire pénétrer dans les milieux pauvres, où l'on souffre de toutes les souffrances à la fois, toutes les formes de la divine charité, c'est lutter efficacement contre la prostitution. » Il n'est pas d'erreur plus énorme, plus dangereuse que celle-là. L'atelier est un milieu de démoralisation pour la femme ; tout travail qui n'est pas celui du foyer, toute préoccupation de gain, tout ce qui n'est pas aimer est profondément démoralisateur pour la femme. Et ce ne sont pas des

Les tableaux du Greco répètent les plus grandes paroles d'amour mystique qui aient été prononcées : « Je meurs de ne pas mourir... Souffrir ou mourir. » Et Maurice Barrès écrit : « Ses toiles complètent les traités de sainte Thérèse et les poèmes de saint Jean de la Croix. Elles initient à la vie intérieure des dignes Castillans. Aucun livre n'en donne une idée aussi complète, aussi neuve. Nous y voyons mieux que les traits des morts : leurs rêves, leurs songeries... S'il ne me tenait compagnie, je ne sentirais aucune âme; dans cette ville près de tomber en poussière, j'ignorerais avec quelle étoile les Tolédans étaient accordés. Quand je parcours leur cathédrale, c'est par Greco que je connais de quel émoi ils la remplissaient... J'aimerais moins les décombres de Tolède si je ne voyais, grâce au Greco, les couleurs et les grandes lignes du mysticisme qu'ils ont abrité. Mieux que personne, le Crétois, élève de Venise, a saisi le secret de Tolède... Chacun de ses personnages extraordinaires porte au fond de la conscience le même principe d'espoir, d'ardeur et de détachement. Ce sont des êtres qui vivent du divin. Voyez-les se suspendre à Dieu. Ils l'aspirent à soi et aspirent à lui. Tout chez eux est significatif de l'Eucharistie. Les dogmes catholiques sont la pensée constante de l'Espagne... Tous les modèles du Greco psalmodient la louange de l'Immaculée-Conception et de la Présence réelle. Son esthétique, c'est l'enthousiasme de la Communion. Ces corps qui semblent s'étirer vers le ciel, ce sont des âmes qui se purifient, se transforment. Sur les ruines de l'égoïsme vaincu, elles gagnent les royaumes de l'esprit. Le pénitent passionné, avide d'infini, s'élance affranchi, allégé vers son Dieu. »

Une âme, cela ne se voit bien que par une âme. Toute la beauté de Tolède est dans son âme, — celle que lui a faite le catholicisme. Et c'est pourquoi le Greco nous révèle si bien cette beauté toujours vivante. Il convient de citer encore, pour la recette psychothérapique qu'elles contiennent, les dernières lignes de ce beau livre : « C'est ainsi que bien souvent, au hasard de mes promenades, j'ai vu dans Tolède les mouvements les plus naturels de cette vie mystique dont Greco

fut le peintre. J'ai vu respirer, d'une manière familière, une vie toute pénétrée d'humilité et de lyrisme, et j'eus à la portée de la main le jeu des plus hautes et des plus paisibles facultés spirituelles. De tels états ne semblent pas compatibles avec la grande civilisation et par exemple avec l'emploi de chef de gare. Mais ils laissent dans Tolède une atmosphère où plus d'un, qui ne s'en doute pas, gagnerait à fréquenter. »

Une grave question de l'éducation des jeunes filles : la chasteté, par FRANÇOISE HARMEL, 2 fr. 50. (Perrin, éd.). — Ce livre s'adresse aux mères, pour dénoncer le « préjugé funeste de l'ignorance systématique ». Il enseigne que si la pureté est une force, « cette force consiste à dominer le mal, et non pas à l'ignorer ».

C'est une méthode. Elle est bonne en général. Elle peut être dangereuse dans certains cas. Les mères seules savent ce qu'elles doivent dire, et comment. Ce livre utile les aidera dans leur décision.

Pour Mme Françoise Harmel, « la dix-huitième année paraît la limite extrême jusqu'où l'on puisse reculer l'initiation. Dans tous les cas, une jeune fille ne quittera jamais la maison maternelle pour aller vivre au dehors sans l'avoir reçue complète. » Une forte éducation religieuse facilitera beaucoup cette tâche délicate de la mère et préservera la jeune fille des dangers d'une révélation malencontreuse.

Livre courageux, et d'autant plus qu'il est et devait être écrit par une femme. Malheureusement, on y peut lire ceci : « Relever les salaires féminins là où ils sont insuffisants, moraliser l'ouvrière, faire pénétrer dans les milieux pauvres, où l'on souffre de toutes les souffrances à la fois, toutes les formes de la divine charité, c'est lutter efficacement contre la prostitution. » Il n'est pas d'erreur plus énorme, plus dangereuse que celle-là. L'atelier est un milieu de démoralisation pour la femme ; tout travail qui n'est pas celui du foyer, toute préoccupation de gain, tout ce qui n'est pas aimer est profondément démoralisateur pour la femme. Et ce ne sont pas des

paroles, même les plus belles, qui peuvent contrebalancer toutes les influences dissolvantes du travail salarié des femmes. La prostitution ? C'est dans les magasins, dans les ateliers qu'elle s'enseigne, théoriquement et pratiquement. Le nombre des prostituées est proportionnel au nombre des ouvrières. Plus on facilitera le travail féminin, même au moyen de « la divine charité », plus le nombre de femmes travaillant augmentera, moins il y aura de foyers heureux et plus il y aura d'ivrognes chez le marchand de vin et de filles battant le trottoir.

Lé Pain, tragédie populaire, par HENRI GHÉON, 3 fr. 50. (Éd. de *la Nouvelle Revue française*). — Pour une « tragédie populaire », le symbole est peut-être trop obscur. Mais l'idée est noble et la forme est belle. On peut accepter le vers libre au théâtre quand c'est de la prose aussi harmonieuse. Le dénouement, c'est l'éternel drame du héros lapidé par la foule. Représenté au théâtre des Arts, *le Pain* a eu, fort justement, un grand succès. Faut-il saluer cette manifestation comme le commencement d'une salutaire réaction contre la stupidité et l'ignominie du théâtre de boulevard ?

La Guerre nécessaire, par le colonel BIOTTOT, 0 fr. 50. (Mignot, éd.). — Le colonel Biottot nous dit que la tension produite par une paix armée de quarante années est plus désastreuse qu'une guerre qui nous débarrassera de ce cauchemar de l'hégémonie allemande. Cette guerre, d'ailleurs, il ne semble pas que nous puissions l'éviter encore bien longtemps.

Il faut s'y préparer. Il faut surtout que ce soit pour l'Europe la délivrance des charges ruineuses de l'armement à outrance. A cette fin, le colonel Biottot préconise la Ligue des peuples et quelques mesures de précaution militaire, le retour au service de trois ans notamment. Dans notre état d'anarchie générale, la Ligue des peuples, hélas ! paraît une chimère.

Ce n'est pas un motif pour y renoncer. Au contraire. La

force organisée seule peut imposer la paix définitive aux barbares, teutons et autres.

Le Protectionnisme ouvrier, par GIUSEPPE PRATO, traduit de l'italien par GEORGES BOURGIN, 7 francs. (Marcel Rivière, éd.). — L'auteur entend par « protectionnisme ouvrier » la tendance à l'exclusion des travailleurs étrangers. Cette tendance est surtout marquée dans les pays où l'immigration des jaunes, Chinois et Japonais, menacerait d'être une invasion si les États intéressés n'y mettaient obstacle, en Australasie, aux États-Unis, etc... Très bien documenté, M. G. Prato étudie cette nouvelle manifestation de la lutte des races, qui ne sera pas toujours pacifique, peut-être. Il s'efforce de prouver que ce n'est là qu'une forme de la lutte des classes; mais ses raisons ne sauraient nous convaincre. Ce n'est pas d'ailleurs ses seuls préjugés « libéristes » qui le guident ici; mais l'intérêt particulier et momentané de son pays. On sait que l'émigration de ses nationaux est une nécessité vitale pour l'Italie. Les ouvriers italiens, agriculteurs et terrassiers, sont les seuls Occidentaux dont l'étalon de vie se rapproche assez des Asiatiques pour rendre possible une concurrence avec les Chinois et les Japonais. Des Français — surtout les prolétaires — peuvent être plus constamment d'accord avec les exigences de l'ordre général et de l'expansion civilisatrice.

Quoi qu'il en soit, cet important ouvrage est à lire et à consulter. C'est le plus complet, à ma connaissance, qui ait été produit sur cette grave question.

Leçons de philosophie sociale, par le R. P. SCHWALM, 4 francs. (Bloud, éd.). — Dans ce deuxième et dernier volume, l'auteur s'est proposé d'analyser le patronat et les associations, puis la société politique. C'est un grand effort de science, d'intelligence et de conscience. Il n'en manifeste que plus nettement la supériorité de la méthode positive sur tous les inconsistants raisonnements métaphysiques. Je dis « raisonnements métaphysiques », car la théologie est en dehors

de ces questions économiques et sociales. Il y a des théologues qui sont des sociologues avertis.

Cette audacieuse tentative de substituer en sociologie saint Thomas à Auguste Comte, on s'en convaincra en lisant cet ouvrage, a complètement échoué. Et le savoir-faire du brillant dialecticien qu'était le regretté P. Schwalm nous est garant qu'elle ne pouvait réussir.

G. DEHERME.

Le Cycle des hymnes de l'Église en vers français et les poèmes religieux des Philippins de Rouen, par EDWARD MONTIER, 3 francs. (Bloud et C^{ie}, éd.). — L'œuvre que M. Célestin Albin avait accomplie en sa *Poésie du bréviaire*, un versificateur rouennais cherche à la vulgariser. Par malheur, M. Montier la dénature.

Agissant de son propre mouvement — car il ne cite pas même, en sa préface, l'essai d'histoire critique et littéraire de son savant devancier — il rabat, de la maîtrise à la nef et aux chapelles, la symphonie liturgique. Au souffle des orgues surhumaines, sous le vent secourable des cantiques, dans les gémissements éplorés de la perpétuelle adoration, nous sommes crispés d'entendre avec lui l'aubade rustaude, le mugissement pie des mirlitons populaciers. Quelles ouailles, bon Dieu, osent caqueter, sous les voûtes gothiques des églises de Rouen, le chant du 14 juillet, la prière pour les conscrits, etc. ? Vraiment, ces chants dévotieux, d'une dulie trop récente, trop artificielle, déparent cette beauté harmonieuse à laquelle les suaves compositions musicales du moyen âge catholique nous ont accoutumés.

Et puis, c'est surtout en musique religieuse que « l'air fait la chanson ». L'hymne du latin ecclésiastique garde le charme de sa naïveté archaïque et de sa foi adorante; mais, transposée en notre langue française qu'ont allégée des siècles de philosophie humaniste, elle nous semble mutilée de sa parure musicale : c'est une caricature; telle une servante de campagne qui, affublée des fripes de la patronne, mimerait

prétentieusement, en son village, les manières de la grande dame. Ce carnaval excite à la fois le rire et la pitié.

Certes, le talent poétique de M. Montier n'est pas minime. Nous le louons de sa modestie et de sa noblesse; mais l'intention non plus que l'abnégation ne suffisent à la justification. La transcendence des hautes émotions exige plus que l'élégance de la phrase théologique; elle veut, avec la cadence du rythme poétique, ce tressaillement intime des sons qui secouent les nerfs et remuent les os : *et exultabunt ossa humiliata*. Suivant une locution favorite de Comte, *le langage des sentiments* — la Musique — étouffe de ses élans mystiques le verbe inexprimable de la pensée confondue. L'âme confiante de la Catholicité médiévale s'est transfigurée dans la gloire des souvenirs humains : il est salutaire de sympathiser à ses joies et à ses douleurs et d'exalter vers elle nos reconnaissances. Par raison inverse, il est impie, il est burlesque d'accommoder à nos façons les manières des aïeux. Dans leur immortalité, gardons immuables leurs images respectées !

ÉLOI PÉPIN.

Nous avons reçu :

L'Évasion, par M.-L. ALMÉRAS, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — Une vie de femme fort agitée par ce terrible orgueil qui fait les anarchistes et qui devient si vite odieux dans une âme féminine. Heureusement, l'instinct maternel tempère, dans ce récit un peu singulier, les révoltes de l'individualisme.

En marche vers les cimes, poèmes par ÉMILE PIGNOT. (Bloud, éd.). — L'auteur nous prévient, dès la couverture, qu'il aspire à traiter les grands sujets. Pourtant nous le trouvons meilleur dans les sujets empruntés à la vie intime, tels que *Vers et fuseaux* ou encore *Ce que je dirais à mon enfant*.

La Sage Ardeur, par HENRI DE LISLE, 3 fr. 50. (Édition du *Beffroi*). — Poèmes de visions et d'émotions. N'y cherchons pas la pensée.

Ce qui m'émeut, j'y crois : souriez, philosophes !
 Dans ma fierté d'avoir sereinement vécu,
 Vos systèmes pesants m'auront moins convaincu
 Que la beauté d'un lys, d'un front ou d'une strophe.

Ce dédain romantique retarde.

Terre de songe, par LÉON VÉRANE, 2 francs. (Édition des *Facettes*). — Des contrées poétiques où fréquentent les gnomes, les nymphes et les sorciers. Notations de rêves en vers bien rythmés.

Caïn, mystère biblique en deux tableaux, en vers, d'après lord Byron, par MARIO PRAX, 2 francs. (E. Figuière, éd.). — L'auteur a récrit pour le théâtre le magnifique poème de Byron. Adaptation d'un bon poète tragique.

L'Inceste légitime, par ADRIEN SEGRÉ, 3 fr. 50. (E. Figuière). — Roman dont il vaut mieux, pour l'auteur, ne rien dire.

Le Prince des riches, par FERNAND RIVET, 3 fr. 50. (Stock, éd.). — Il y a, dans cet ouvrage d'imagination, un intéressant effort de pensée. L'auteur touche à plusieurs sujets graves.

L'Heure critique, par FERNAND DACRE, 3 fr. 50. (Daragon, éd.). — Un petit roman, *l'Heure critique*, quelques nouvelles. Tout cela se passe surtout dans le monde des officiers que l'auteur paraît bien connaître.

Le Père de Valroger, ses frères, ses sœurs d'après leur correspondance, 3 fr. 50. (Bloud, éd.). — Correspondance édifiante. Elle nous montre ce que peuvent être des âmes chrétiennes.

La Méthode générale et scientifique et les méthodes rationalistes et fidéistes, par JACQUES BRIEU, 3 fr. 50. (Sansot, éd.). — L'auteur est occultiste.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

26-4-12. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.

POUR NOUS AIDER



Nous n'ouvrons pas de souscription ; mais on nous aidera efficacement en nous recrutant de nouveaux lecteurs, en abonnant des bibliothèques publiques, syndicats, universités populaires, coopératives, cercles, etc., en nous indiquant des libraires dépositaires pour la vente au numéro, en nous signalant les libraires des gares de chemins de fer et du Métropolitain qui ne tiennent pas encore *la Coopération des Idées*, en nous faisant parvenir les adresses des personnes à qui nous pouvons envoyer un numéro spécimen.



En vente à La Coopération des Idées.

(Envoi franco)

- | | |
|--|----------|
| Appel aux conservateurs , par AUGUSTE COMTE, un vol. in-8 de 136 pages | 3 fr. |
| La Synthèse subjective ou Système des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité , par AUGUSTE COMTE, tome premier (seul publié) : <i>Système de logique positive</i> ou <i>Traité de philosophie mathématique</i> , un vol. in-8 de 776 pages | 9 fr. |
| Testament d'Auguste Comte, avec les documents qui s'y rapportent, pièces justificatives, prières quotidiennes, confessions annuelles, correspondance avec Mme de Vaux , publié par ses exécuteurs testamentaires, 2 ^e éd., un vol. in-8 de 570 pages | 10 fr. |
| Lettres d'Auguste Comte à divers , publiées par ses exécuteurs testamentaires | 8 fr. |
| Tome 1 ^{er} , première partie, un vol. in-8 de 656 pages | 6 fr. |
| Tome 1 ^{er} , seconde partie, un vol. in-8 de 392 pages | 10 fr. |
| Tome II ^e , un vol. in-8 de 364 pages | |
| Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte , par J. LONCHAMPT, un vol. in-16 de 218 pages | 1 fr. |
| La Religion positive , par ANTOINE BAUMANN, un vol. in-16 de 292 pages (Perrin et C ^{ie} , éditeurs) | 3 fr. 50 |
| <i>Ouvrages de M. Georges Deherme.</i> | |
| Croître ou Disparaître , un vol. in-16 de 280 pages (Perrin et C ^{ie} , éditeurs) | 3 fr. 50 |
| La Crise sociale , 3 ^e édition, un vol. in-16 de 375 pages (Bloud et C ^{ie} , éditeurs) | 3 fr. 50 |
| Auguste Comte et son œuvre. — <i>Le Positivisme</i> , un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte (Giard et Brière, édit.) | 2 fr. 50 |
| L'Afrique occidentale française. — <i>Action politique. Action économique. Action sociale.</i> — Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France. Un vol. in-8 de 528 pages (Bloud et C ^{ie} , éditeurs) | 6 fr. |
| La Démocratie vivante , un vol. in-8 de 402 pages (Bernard Grasset, éditeur) | 4 fr. 50 |

La **COOPÉRATION DES IDÉES** est en vente dans les **principales gares de France et du Métropolitain de Paris.**

AU HAVRE, *Librairie V^{re} Dombre*, 10, place de l'Hôtel-de-Ville.

A CAEN, *Librairie L. Jouan*, 98, rue Saint-Pierre.

A ROUEN, *Librairie Centrale*, 26, rue des Carmes.

A CHARTRES, *Librairie Lester*, place des Halles.

A ROANNE, *Librairie Boissy et Lauxerrois*, rue du Lycée.

A AMIENS, *Librairie Prudhomme*, 14, Place Gambetta.

A PARIS, *Librairie Affolter*, 50, rue Delaborde.

— — *Barrault*, 24, rue de Clichy.

— — *Bénard*, Galeries de l'Odéon.

— — *Blanchard*, 4, boulevard Saint-André.

— — *Crès et C^{ie}*, 3, place de la Sorbonne.

— — *Feuillâtre*, 8, boulevard Denain.

— — *Floquet*, 47, rue des Martyrs.

— — *Floury*, 1, boulevard des Capucines.

— — *Gâteau*, 8, rue de Castiglione.

— — *Hétains*, 50, rue de Passy.

— — *Martin*, 3, faubourg Saint-Honoré.

— — *Maynier*, 54, rue de Seine.

— — *Méa*, 1 bis, rue du Havre.

— — *Melet*, 45, Galeries Vivienne.

— — *Sevin et Sarrat*, 25, rue La Boétie.

— — *Stock*, 155, rue Saint-Honoré.

— — *Tassel*, 44, rue Monge.

— — *Timotéi*, 14, rue de Castiglione.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES CLASSES MOYENNES

Étude sur le parasitisme social

PAR GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 320 pages à 3 fr. 50

(Perrin et C^{ie}, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins)

TOURS. — IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.